LE CONNÉTABLE
DE BOURBON.

CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.

LE CONNÉTABLE
DE BOURBON

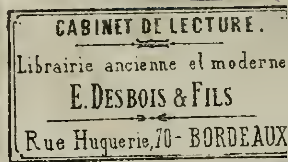
PAR

ALPHONSE ROYER,

AUTEUR DE :

LES MAUVAIS GARÇONS, ETC.

II



PARIS.
WERDET, LIBRAIRE-ÉDIT
49, RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN.

1838.

CINQUIÈME PARTIE.

L'Expiation.

—

§ I.

I

Le 5 mai 1527, l'armée du connétable de Bourbon avait dressé ses tentes sur l'une des collines qui dominent la ville de Rome. Le pape Clément VII s'était vainement flatté d'arrêter le désastre qui menaçait sa capitale, en opposant à ses ennemis le

traité de paix qu'il venait de conclure avec le vice-roi de Naples, agissant comme fondé de pouvoir de sa majesté l'Empereur Charles-Quint.

Après avoir ravagé la Toscane et la Romagne les bandes du duc de Bourbon étaient résolues à couronner leur œuvre de destruction par le sac de la sainte ville. Ces bandes se composaient de cinq mille gens d'armes, d'une grande troupe de chevau-légers italiens, de douze mille fantassins allemands et d'une multitude de volontaires ramassés en chemin, et qui comptaient sur le pillage pour s'indemniser de la solde qu'on ne leur payait pas.

L'armée du connétable était sans munitions, sans vivres, sans argent; l'indiscipline la plus sauvage régnait dans ses rangs;

elle affectait le plus intraitable mépris pour ses chefs, auxquels elle n'obéissait que faute de savoir diriger par elle-même les opérations d'un siége qui devait lui livrer les trésors de la plus somptueuse ville de l'Italie. Bourbon, que son courage et son génie faisaient encore respecter plus que ses titres de général et de prince du sang royal de France, demeurait lui-même en butte aux railleries de ses soldats, qui l'avaient surnommé ironiquement *le Gueux*.

Le pape, se voyant réduit à défendre son autorité contre cette agression inouïe dans les annales de l'histoire, se hâta de s'enfermer au Vatican, et fit recruter dans les cabarets de Rome et dans les écuries des cardinaux quatre ou cinq mille vauriens, qu'on arma d'arquebuses, et auxquels on

donna pour chef un capitaine nommé Renzo da Ceri, digne en tout point de les commander. Six tribus de la ville furent également improvisées en satellites du trône de saint Pierre, et deux mille mercenaires leur furent adjoints. Les capitaines des troupes papales s'engagèrent solennellement à faire lever le siége au duc de Bourbon, qui, d'après leur avis, ne devait pas se maintenir deux jours sous les murs de la place. Pendant ce temps, les secours envoyés par la ligue d'Italie, et commandés par le duc d'Urbin, ne pouvaient manquer, affirmaient-ils, de venir renforcer les assiégés.

Les habitans de Rome étaient loin de partager cette confiance. Plusieurs faits singuliers avaient mis en émoi la superstition populaire.

Avant que l'armée du connétable eût envahi le territoire de l'Église, un mendiant déguenillé, appelé Brandano, parcourait la ville de Rome avec des cris lamentables, annonçant que le temps de faire pénitence était venu, et que le fléau de Dieu était tout près. Chaque jour ce singulier personnage, accroupi aux portes du Vatican, chargeait le pape des plus grossières injures, et lui criait, d'une voix inspirée, que lui et sa ville dormaient sur la pierre de leur tombeau.

La Sainte-Eucharistie, enfermée selon l'usage dans le tabernacle de la chapelle papale, avait été trouvée un matin jetée à terre sans qu'on eût pu savoir comment ni par quelles mains.

Un coup de foudre avait enlevé des bras de la Madone, dans l'église de Sainte-Marie-

Transpontine, l'enfant Jésus brisé en mille pièces, ainsi que la couronne de sa très-sainte mère.

Parmi les classes élevées de la population romaine, l'aveuglement en était venu à ce point, que le péril qui menaçait la ville donnait lieu aux quolibets les plus effrontés.
Le saint-père ayant fait un appel à ses sujets les plus riches pour solliciter d'eux le prêt des sommes nécessaires à la solde des troupes, ne reçut aucune réponse. Le seul Doménico de Massimi, le plus opulent des citoyens de Rome, proposa ironiquement de prêter cent écus au pape. Ce malheureux porta cruellement la peine de son avarice, car ses palais furent plus tard dévastés, et ses trésors mis au pillage; ses filles devinrent la proie des soldats du Bourbon,

et lui-même il épuisa ses dernières ressources pour racheter sa vie et sa liberté.

La nuit du 5 au 6 mai fut le dernier terme que laissa la colère céleste à ces pécheurs endurcis, qui n'en profitèrent que pour offenser Dieu par de nouveaux méfaits. Comme jadis Attila, Bourbon s'avançait en messager des vengeances divines. Sans comprendre lui-même pour quelles fins il avait été réservé, le grand rebelle obéissait à la main cachée qui le poussait sur la voie du carnage et de la destruction. Cette nuit fatale précédait le jour marqué pour le solennel exemple qui devait remplir le monde chrétien d'épouvante et de deuil. Une brume épaisse s'était abaissée sur la ville éternelle, comme un bandeau qui cachait à ses yeux l'épée levée sur elle.

Le camp de Bourbon, muet et silencieux, et ses ailes grises étendues sur la pointe de sa colline, ressemblait à un vautour fascinant du regard la proie qu'il va dévorer. Les soldats luthériens et catholiques, couchés pêle-mêle sous les tentes, oubliaient leurs dissensions passées et buvaient gaîment au sacrilége qui allait les enrichir. A voir le feu de leurs prunelles, à entendre la grotesque impudicité de leurs chants et de leurs discours, on eût pensé que des démons sortis de l'enfer avaient revêtu ces cuirasses et ces hoquetons pour accomplir quelque prédiction d'en haut.

Trois soldats assis sur des barils défoncés s'entretenaient en ricanant non loin de la tente de leur général, reconnaissable à l'écusson d'armoiries, brodé sur ses rideaux fermés.

— Lopez! Diégo! mes camarades! disait l'un deux en étendant le bras vers l'horizon que remplissaient les vapeurs de la nuit ici, est le but et le terme de nos fatigues!

— Pour dix mille ducats, répondait l'autre, je ne donnerais pas ma prise de demain!

— Sang du Christ! reprenait le troisième, Bourbon nous traite en enfans gâtés!

— Rappelez-vous, mes amis, ce qu'il nous disait, il y a un an à son retour de Madrid : « J'espère bientôt vous faire tous riches du sac de la superbe Rome. Je vous promets de vous en rendre seigneurs, et de mettre en vos mains ses peuples, gentilshommes, sénateurs, avec leurs femmes,

les prélats et le pape Clément, qui tient par trop indignement la place de saint Pierre! »

— C'était parlé, cela! Heinrich, qu'en dis-tu?

— Le *Gueux* a tenu parole; Rome est devant nous, et, au point du jour, l'assaut et le pillage!

— Dussions-nous y trouver la peste comme à Milan, reprit Diégo, j'userai largement du droit de guerre: *qui potest capere, capiat.*

— Pour ce qui me regarde, mes braves pertuisaniers, poursuivit Lopez, je vous abandonne les princes de l'Église, je me contenterai des couvens.

— Tu n'es pas difficile, répondit le

fantassin castillan; moi, par la messe! j'entends bien tâter de l'un et de l'autre.

— Doucement, mes maîtres, interrompit le lansquenet Heinrich, n'oublions pas que le colonel-général de notre cavalerie légère, don Fernando de Gonzague, s'est réservé pour le pillage la maison de son oncle, le cardinal.

— Quant au colonel Frundsberg, continua Diégo, c'est au pape qu'il en veut. Vous avez tous vu sur son aubergeon ce cordon de fils d'or qu'il porte en guise de chaîne : eh bien! c'est pour en faire à Sa Sainteté un collier à nœuds coulans, parce que, dit-il, à tous seigneurs, tous honneurs.

— Or çà, mes braves soldats catho-

liques, répliqua le lansquenet avec un gros éclat de rire, vous n'avez donc plus peur des fantômes comme dans la Chartreuse de Pavie ?

— Pas plus que toi, Heinrich. Nous suivrons le général, dût-il nous mener à tous les diables !

— Sans cela vous ne seriez pas dignes d'être des nôtres.

— Une chose m'inquiète pourtant, poursuivit Diégo; comment l'Empereur apprendra-t-il notre équipée?

— Pour moi, dit Heinrich, qui frisa délibérément sa moustache, je ne connais que Bourbon, et, en véritable lansquenet du Rhin, je le servirais contre l'Empereur lui-même.

— Bien dit. Un coup de vin d'Orviéto pour ton sermon, repartit Lopez. Mais dis-moi, Heinrich, ne trouves-tu pas que, depuis quelques jours, le général a l'air triste et souffrant? Ne serait-ce pas son étoile qui décline?

— Bast! Pour t'indemniser de ne plus croire au pape, ne vas-tu pas croire aux astrologues à présent? le chapelet catholique du castillan se fait jour sous ton hoqueton de bandit. Ne vois-tu pas que c'est la maladie de madame de Saint-Romain qui préoccupe le général.

— Sais-tu, Heinrich, qu'il s'est bien radouci à son égard.

— Écoute donc! on s'intéresse malgré soi à ceux qui vous restent fidèles dans le

malheur. Depuis que monsieur de Pompérant, et ses amis de France, sont retournés faire les chiens-couchans à Paris, auprès du roi *long-nez*, madame de Saint-Romain n'a pas quitté le général, pansant ses blessures, et campant sous le ciel avec nous. Cela vaut bien un remercîment, j'espère.

— Que Dieu la sauve, la pauvre femme!

— Silence! interrompit Heinrich, nous sommes ici auprès de la tente qu'elle occupe. A peine si l'on aperçoit une lumière derrière cette toile où sans doute elle repose. Allons causer plus loin. Quant à Bourbon, c'est différent, toujours les yeux ouverts. Pour tenir à un pareil métier, il faut que ce diable d'homme ait deux ames dans un seul corps.

Cette conversation fut interrompue par une voix qui se fit entendre dans la tente armoriée sur laquelle était brodé l'écu de France à la bande de gueules.

— Holà ! mes écuyers, dit la voix, d'autres flambeaux ! Ouvrez cette tente !

La tente s'ouvrit, et les soldats s'éloignèrent en apercevant le connétable de Bourbon, armé de toutes pièces, accoudé sur une table, et parcourant des cartes dépliées devant lui.

— Pour donner le temps au jour de se lever, dit tout bas Heinrich à ses deux compagnons, je vous joue au passe-dix la moitié de votre prise : un cardinal ou un pape, à votre choix.

— Çà va ! répondit Lopez.

— Tope là : c'est dit, ajouta Diégo.

Et ils disparurent.

Le connétable attendit que ses écuyers eussent renouvelé les flambeaux consumés; puis il leur fit signe de le laisser seul.

Son visage n'avait rien perdu de sa fierté ni de son calme digne et sévère, malgré les épines sans nombre qui avaient déchiré par tant d'endroits cette ame irascible, digne d'un sort meilleur. En ce moment le duc de Bourbon touchait au but que son désespoir s'était proposé. A travers le rideau de brume qui le séparait de sa future conquête, il pouvait promener son regard sur cette terrible page de sa vie, que le soleil du lendemain allait éclairer de ses rayons.

— Encore quelques heures, murmura le connétable, et le proscrit de François Ier, le jouet de Charles-Quint, un pauvre aventurier, qui, sans un sou vaillant, traîne à sa suite quarante mille bandits n'ayant de foi qu'en sa fortune, va voir à ses pieds la capitale du monde! La tiare papale posée toute sanglante sur ma tête! Bourbon empereur de Rome! Que dira le roi de France, le fils aîné de l'Église? Que diront les rois de l'Europe catholique en apprenant ma victoire? Rien ne peut me l'arracher. Moi-même je ne suis plus maître de cette foule indisciplinée qui m'emporte à travers l'Italie comme un ouragan de fer et de feu, déracinant sur son passage des villes et des royaumes, nivelant les plus hautes têtes avec le tranchant de l'épée, fondant en lingots l'or et l'argent des

églises, entassant le meurtre sur le sacrilége, et clouant mon nom sur ses horribles vengeances !

Le duc se promenait à grands pas sous sa tente ; il se laissa tomber sur un escabeau, et pressant sa tête brûlante entre ses mains :

— Quelle existence que la mienne! Je le paie chèrement ce pouvoir tant souhaité! Sceptre de fer rougi qui brûle la main qui le porte. Peut-être cette action terrible sera-t-elle la dernière de ma vie! Peut-être est-ce là cette ville où, selon la prédiction d'un sage astrologue qui ne m'a jamais menti, mon fier ascendant me menace de mourir! S'il était vrai! Si l'influence qui me protége ne tenait qu'à la vie d'une femme!.... Mais elle est là dans mon camp,

cette femme, seule amie demeurée fidèle à ma fortune malgré l'indifférence dont j'ai payé son amour. Va, Suzanne, tu ne mourras pas; je vivrai, je l'espère, assez pour essuyer tes larmes.

Le fond de la tente s'entrouvrit; un homme armé de toutes pièces se présenta et dit : — Il est deux heures du matin, monsieur le duc, je viens prendre vos ordres.

— Eh bien! brave Frundsberg, demanda le duc, aucune troupe n'a-t-elle paru pour secourir Rome assiégée?

— Non, général : le marquis de Saluces et le duc d'Urbin n'arriveront que pour être témoins de notre victoire.

— Le vice-roi de Naples, reprit le

connétable, n'a-t-il pas de nouveau protesté au nom de l'Empereur contre ce qu'il appelle notre violation des traités?

— Il n'a pas osé se remontrer, monseigneur, depuis la menace que lui ont faite nos soldats de le tuer s'il ne partait pas.

— Aucun de nos capitaines ne l'a-t-il suivi?

— Un seul, le marquis du Guast, cet illustre dameret qui parfumait jusqu'aux selles de ses chevaux. L'armée l'a aussitôt déclaré traître.

— C'est bien, je veux aller moi-même visiter mon camp.

— Monsieur le duc ne se couchera donc pas?

— Non.

Le duc jeta son manteau sur ses épaules et sortit de la tente.

— Vous accompagnerai-je? demanda le colonel des lansquenets.

— C'est inutile, vous attendrez ici mon retour. Comment va ce matin madame de Saint-Romain?

— Elle a demandé à vous voir.

— Se trouverait-elle plus mal? reprit le duc. Annoncez-lui ma visite; dans peu, j'espère, le repos lui rendra la santé. Grace à Dieu, nous touchons au terme de nos privations et de nos fatigues!

Le connétable disparut au milieu des longues lignes blanches que dessinait le camp, et le bruit de ses pas s'éteignit comme un écho qui meurt.

— Hélas! soupira le colonel Frundsberg, cachons-lui la triste vérité!

Et il s'approcha de la tente où reposait Suzanne. Il en souleva légèrement la draperie.

Madame de Saint-Romain, pâle et gémissante, était couchée sur un lit auprès duquel veillait Césara Visconti, le désespoir dans les yeux. Du plus loin qu'elle aperçut monsieur de Frundsberg, Césara se leva et lui dit :

— Le prêtre ne viendra-t-il pas? Vous voyez, monsieur, elle est à toute extrémité.

— J'ai fait demander un prêtre, madame, répondit le colonel allemand ; mais quel est celui qui osera s'aventurer dans notre camp, et surtout se fier à ma parole?

Suzanne poussa un gémissement douloureux.

— Que je souffre! ô mon Dieu! murmura-t-elle, d'une voix éteinte ; ne m'accorderez-vous pas la grace de mourir?

Césara tressaillit.

— Silence! elle a parlé, dit-elle.

— Ma mère! oh! que je souffre! poursuivit la malade, dont les yeux hagards s'arrêtèrent sur le chef des lansquenets du connétable. Elle le reconnut : — Ah! c'est vous, monsieur de Frundsberg! Parlez moi de Bourbon. Est-il remis de ses fatigues? Recommandez-lui de passer la nuit dans sa tente : l'air de ces marais est mortel.

— Madame, dit le colonel Frundsberg,

en cherchant à donner quelque douceur à sa voix, monsieur le duc s'est informé de votre santé.

— Vous ne lui avez pas dit que j'allais mourir, n'est-ce pas? Oh non! car vous l'auriez affligé! Maintenant qu'il est revenu à moi, je redoute plus son amitié que je n'ai craint son indifférence.

— Monsieur le duc va venir vous voir, reprit le colonel.

Le regard dè Suzanne s'alluma d'un éclair de joie.

— Il va venir! s'écria-t-elle; il vous l'a dit, monsieur! Oh! que je suis heureuse! Il s'est donc inquiété de moi! Il ne lui est pas égal que je meure ou que je vive! Je le verrai encore, là, près de mon lit, me sou-

rire, prendre ma main dans la sienne. Mon Dieu ! je veux vivre maintenant ; l'existence est si belle! Ne me retire pas de ce monde avant que j'aie le temps au moins de te remercier du bien que tu m'as fait !

— Oh oui ! ma fille, interrompit Césara, vis pour ta mère qui t'aime; pour ta mère qui, par pitié pour ton fol amour, a voulu te suivre même au milieu de ces dévastateurs de l'Italie! Je t'ai immolé la plus chère passion de mon ame après ma tendresse pour toi, ma haine à laquelle j'avais juré de rester fidèle autant que mon ombre à mon corps. Ne me replonge pas dans cette nuit cruelle de mon isolement.

— Il va donc venir, monsieur ? répéta Suzanne. Oh! je veux me lever pour voir mon seigneur bien-aimé.

Elle fit un effort pour se soulever, mais elle retomba lourdement sur son lit.

— Hélas! murmura la pauvre femme, la fièvre a usé mes forces. Ma bonne mère, vous m'aimez aussi, vous, je le sais; eh bien! qu'il ne surprenne pas sur mes traits la pâleur et l'abattement de la mort. Donnez-moi un miroir.

— Mon enfant....

— Ne me refusez pas; ah! je vous en supplie!

Césara obéit.

— Comme mes joues sont décolorées! continua Suzanne. Ainsi, l'autre jour, était cette petite morte d'Arezzo qu'on portait au cimetière, toute pâle, les yeux

fermés et des fleurs sur la tête. Elle eût fait une femme bien belle et bien enviée, si la mort eût voulu l'attendre !

— Oh ! tais-toi ! tais-toi !

Suzanne reprit tristement, les yeux toujours arrêtés sur le miroir :

— Ma mère, un peu de rouge sur mes joues, et relevez mes cheveux dénoués.

La malheureuse mère obéit de nouveau, en sanglotant, aux volontés de sa fille. Suzanne poursuivit :

— Quand je mourrai, ma mère, je veux qu'on m'ensevelisse à la coutume d'Italie, comme cette fille d'Arezzo, le visage découvert, parée de mes plus riches habits. Je veux avoir un bouquet à la main, formé des fleurs les plus fraîches.

— Ma fille, interrompit Césara, ces apprêts te fatiguent; tes lèvres blanchissent. Appuie-toi sur mon bras.

Mais Suzanne répondit avec un sourire désespéré :

— Maintenant, ma mère, posez cette guirlande sur ma tête, et je ressemblerai tout-à-fait à la jeune fille d'Arezzo.

— Oh! c'est horrible, balbutia la mère en promenant des yeux égarés sur le visage de sa fille, le désespoir me rendra folle. Je sens que ma raison s'égare. Ma tête est brûlante. Les souvenirs de mes malheurs passés se réveillent et rouvrent toutes les plaies de mon ame.

— Cette humidité de la nuit m'a glacée, murmura madame de Saint-Romain.

Le colonel Frundsberg voulut fermer la tente.

— Oh ! non, monsieur, dit Suzanne, ne me privez pas de regarder le ciel ; il est sombre et menaçant comme mon avenir !

Césara Visconti ne tarda pas à se laisser aller au sommeil. Suzanne la considérait avec un air de douce pitié, comme si, en ce moment, elle eût oublié ses souffrances pour ne songer qu'à celles de sa mère. Dona Visconti paraissait en proie à un rêve qui l'agitait violemment; ses traits décomposés se contractaient, sa poitrine se soulevait avec peine, des mots entrecoupés venaient expirer sur ses lèvres.

— Un couvent, disait-elle, mais ce n est pas assez pour la punir. Son sang! il me le faut : je veux du sang !

Le colonel Frundsberg s'approcha de César Visconti, qui sembla tout à coup respirer plus à l'aise.

— Laissez-la reposer, monsieur, dit Suzanne, depuis huit jours qu'elle me veille, ma uvre mère en a bien besoin.

L'oppression de César sembla redoubler. Un mouvement convulsif agitait tout son corps.

— Le meurtrier de ma fille et de mon fils, balbutia-t-elle d'une voix sourde..... Et toi, Suzanne de Langenfeld!..... je me vengerai......

— Est-elle en délire? reprit le colonel des lansquenets, je vais la réveiller.

— N'en faites rien, interrompit Suzanne, le sommeil la calmera. A son réveil elle

reconnaîtra son erreur, et les baisers de sa fille lui feront oublier les tristes illusions de ce rêve.

— Voici le général! s'écria le colonel, en jetant un coup d'œil hors de la tente.

— Merci! ô mon Dieu! balbutia Suzanne, qui joignit les mains.

Frundsberg sortit de la tente pour aller au devant du connétable.

Le duc de Bourbon était suivi de ses principaux officiers, parmi lesquels on remarquait, au premier rang, Philibert de Châlons, prince d'Orange, illustre aventurier, transfuge du camp français, comme celui dont il suivait en ce moment la fortune. Ce jeune capitaine, issu de l'ancienne maison de Châlons-sur-Saône, et auquel le

pape avait promis la main de Catherine de Médicis, depuis reine de France, avait offert ses services à François Ier, qui s'en fit un ennemi mortel, en permettant, le jour du baptême du dauphin, qu'un logis qu'on lui avait d'abord assigné, fût donné à un autre. Si la mort ne l'eût enlevé à trente ans, au siége de Florence, nul doute que cet élève du connétable n'eût fait payer cher à la France l'injure qu'il avait reçue. Il était le plus digne, par son courage et par ses talens militaires, de succéder au duc dans le commandement de l'armée.

Louis de Gonzague, de la maison de Mantoue, qui commandait les troupes allemandes de Bourbon, ne le cédait en rien pour la bravoure au prince d'Orange. Les soldats l'avaient surnommé le *Rodomont*. Sous ses ordres marchaient Ferdinand de

Gonzague, Sciarra Colonna, et d'autres chefs renommés.

— C'est sur vous que je compte, dit le connétable en frappant sur l'épaule de Philibert de Châlons, pour me remplacer dans la tâche que j'ai entreprise, si la mort venait à m'enlever pendant l'assaut. Quoi qu'il arrive, la ville est à nous. Aux premiers rayons du jour, messieurs, un détachement se glissera sans bruit dans le quartier Saint-Esprit, en franchissant les murs peu élevés qui avoisinent les jardins du cardinal Ermellino. Je viens de reconnaître à cet endroit une meurtrière, garnie de barreaux de bois, qui peut donner passage à un homme. Pendant ce temps, un autre détachement attaquera la rue Julienne, défendue par la garde suisse du pape.

— Vos ordres seront exécutés, répondit le prince d'Orange.

— Par Luther, mon maître, ajouta le colonel Frundsberg, je pourrai donc employer bientôt cette chaîne d'or dont j'ai juré de faire un collier au pape.

— Séparons-nous, messieurs, reprit le duc, un peu de sommeil vous est nécessaire. Les tambours battront aux premiers rayons du soleil. Vous, monsieur de Frundsberg, vous entrerez dans ma tente, une heure avant le signal de l'assaut.

Au moment où chacun des chefs de l'armée regagnait son quartier, un soldat s'approcha du colonel des lansquenets et lui dit : — Un moine qui vient d'arriver au camp demande à vous parler.

— Silence! repondit Frundsberg, prends bien garde que le général ne t'entende. Je vais recevoir ce moine qui, sur ma foi, montre du courage, et mériterait de porter l'arquebuse dans nos rangs.

Le connétable entra dans la tente de Suzanne.

— Monseigneur, soyez le bien-venu! s'écria madame de Saint-Romain dont le visage se colora vivement à son aspect.

— Ma chère Suzanne, répondit le duc en lui baisant la main, encore éveillée à cette heure!

— Et vous, monsieur le duc, déjà couvert de votre armure?

Bourbon répliqua en secouant la tête:

— Il y a long-temps que je ne connais plus le sommeil!

— C'est que Dieu, en formant les héros, hasarda Suzanne, ne les a point assujettis à la loi commune de l'humanité.

— Oh! murmura le connétable, que je voudrais être un pauvre et obscur gentilhomme vivant du produit de son champ, pur encore des insultes de François Ier et des faveurs de Charles-Quint!

— Juste Ciel! fit madame de Saint-Romain, est-ce donc là le bonheur que produit la gloire? C'est le vainqueur de Pavie, c'est le conquérant de l'Italie qui fait entendre ces paroles de désespoir!

— Que je donnerais cette gloire et ces conquêtes, soupira tristement le connétable; ce nom resplendissant, écrit avec le sang des hommes sur la face de l'Italie en

deuil, pour un peu d'ombre et de sommeil dans un coin de ma France bien-aimée !

— Que vous manque-t-il, monseigneur ?

— La paix de l'ame, qui ne se retrouve pas.

— Hélas ! et moi aussi, je l'ai perdue !

— Suzanne, Dieu, en vous créant, avait mis en vous tout mon bonheur, comme dans un coffre précieux qui devait me garder ce trésor. Douce sœur de ma jeunesse, mystique personnification de ma conscience, victime sans tache immolée à l'idole de mon ambition, le repos s'est éloigné de moi du jour où j'ai cessé de vous respecter. Le remords aujourd'hui nous rapproche ; tous deux une même fatalité

nous écrase; tous deux nous expions notre faute.

— O mon Dieu! balbutia Suzanne, ô mon Dieu! j'avais promis de me repentir!

— Pour moi, dit le duc avec un sourire de dédain, je ne le puis et je ne le veux pas. Que le Ciel me frappe! j'ai oublié les paroles qui le fléchissent; je ne sais plus prier!

—Oh! l'expiation! l'expiation! répéta Suzanne en cachant son visage dans ses mains. Il serait beau pourtant, ajouta-t-elle, il serait beau, monsieur le duc, demain, après votre victoire, de rendre à Charles-Quint, avec l'épée qu'il vous a mise en main pour punir, cette couronne que vous auriez pu poser sur votre tête; il serait beau de dire à ce souverain d'une moitié

de l'univers que Bourbon a pu devenir son égal, et qu'il ne l'a pas voulu!

— Non, répondit le connétable, la mort, qui me pousse, veut encore du sang! Je ne suis que l'esclave de cette armée qui m'appelle son maître : tous ces démons sortis de l'enfer ne lâcheront pas leur proie avant de l'avoir couronnée.

— Ainsi, dit Suzanne, le sauveur du monde porta une couronne d'épines!

Bourbon reprit :

— Pendant qu'ils dorment gorgés de vin, l'imprécation encore pendante à la bouche, c'est à moi de veiller et de souffrir! Je dois vous quitter, Suzanne; je dois rentrer dans ma tente, afin qu'au lever du jour, le maître puisse répondre à ses esclaves exigeans :

« Vos ordres sont remplis : la victoire vous attend. » Adieu, Suzanne, jusqu'à demain, adieu!

— Adieu, monsieur le duc, espérons en la miséricorde du Ciel.

Madame de Saint-Romain se pencha sur son lit, et ses lèvres défaillantes essayèrent un dernier sourire. Lorsque les plis de la tente furent retombés derrière le duc, la jeune femme, cédant aux atteintes de son mal un instant oublié, s'écria douloureusement, les bras tendus vers César Visconti :

— Ah! ma mère! ma mère! je me sens mourir!

César ouvrit brusquement les paupières

et promena autour d'elle ses yeux allumés par la fièvre.

— Quelle est cette voix plaintive? demanda-t-elle en fronçant le sourcil.

— Ma mère! ma mère! répéta Suzanne avec l'accent du désespoir; je meurs si vous ne me secourez!

César Visconti passa vivement la main sur son front comme si elle eût voulu rappeler des souvenirs confus; puis, prêtant l'oreille, elle murmura tout bas :

— C'est la voix de mon enfant qui crie vengeance du fond des tombeaux de la Chartreuse!

— La prédiction de l'astrologue va-t-elle donc s'accomplir, dit en pleurant madame de Saint-Romain. Mon Dieu! sauve Bourbon!

Césara se dressa tout à coup comme un fantôme.

— Qui a prononcé le nom du bourreau de l'Italie? s'écria-t-elle avec colère. Le Ciel lui-même m'appelle à la vengeance! mon ennemi se cache de ce côté; je veux le découvrir et le frapper dans son sommeil. C'est ainsi que ses lâches soldats frappèrent mes pauvres enfans.

Césara Visconti saisit une lampe qui brûlait dans la tente, et, abritant la flamme derrière sa main tremblante, elle s'avança sur la pointe du pied vers le lit de Suzanne. Quand elle fut en présence de la jeune femme, elle la regarda stupidement sans la reconnaître.

— Oh! ma mère, s'écria Suzanne en lui

ouvrant les bras, vous ne me laisserez pas mourir ainsi.

— Mourir? repéta dona Visconti. Elle a parlé de mourir!

Suzanne frémit en rencontrant les yeux de sa mère.

— C'est elle, murmura tout bas Césara en secouant la tête. Suzanne de Langenfeld! la fille de ce capitaine! je la reconnais bien.

Puis elle ajouta avec un horrible ricanement :

— Sois tranquille, va! oui, tu vas mourir!

— Quel funeste vertige, ma mère!

— Appelle ta mère! oui, appelle-la! je

ne te ferai pas plus de grace qu'ils n'en ont fait à mes enfans!

Elle poursuivit d'une voix formidable en lui saisissant le bras :

Tu vas mourir ! te dis-je.

—Suzanne fit un effort pour échapper à cette étreinte.

— A mon secours! s'écria-t-elle, quelqu'un ne viendra-t-il pas ? Je n'ai pas la force de me faire entendre. Ma mère! vous ne voulez pas tuer votre fille! cela n'est pas possible!

— Toi, ma fille ! Allons donc! crois-tu que je ne te reconnaisse pas ? crois-tu que je sois folle? Tu es la fille de ce capitaine de lansquenets !

— Elle a perdu la raison! Mon Dieu,

tu ne permettras pas ce crime! Rappelez-vous, ma mère, que je suis votre enfant; que vous m'aviez crue perdue, que vous avez pleuré de joie en me revoyant! Rappelez-vous que vous m'aimez, et que vous voulez que je vive!

Césara l'interrompit par ces mots :

— Je te dis, moi, que je veux te tuer!

— Attendez au moins que ce prêtre arrive! on ne refuse pas cette grace même aux meurtriers!

— Un prêtre, reprit Césara Visconti, mais tu n'es pas chrétienne, toi! Tu es la fille d'un mécréant de luthérien : cela est damné en naissant! Est-ce que tu as une ame à sauver? Et, si tu as une ame, sont-ce des paroles qui peuvent la rendre

pure après que ta conduite infâme l'a souillée ?

— Grace ! grace pour votre sang ! ma mère !

— Demande grace à Dieu, non pas à moi ! s'écria la malheureuse folle en terrassant sa fille mourante et qui ne se défendait pas. Suzanne de Langenfeld ! on n'obtient pas de grace de la mère qui a perdu ses enfans !

— Bourbon ! Bourbon ! balbutia Suzanne, ta destinée fatale nous entraîne tous avec toi ! Dieu me punit de t'avoir aimé !... A toi mon dernier soupir ! à toi !...

César Visconti rejeta le drap du lit sur un cadavre; puis elle s'assit tranquille-

ment auprès du corps immobile, et elle dit :

— J'ai fait justice!

Au même instant le colonel Frundsberg entrait dans la tente de Suzanne, conduisant après lui un moine, le crucifix en main, et le capuchon de sa robe rabattu sur la tête.

L'Expiation.

—

§ II.

II

Le duc de Bourbon, rentré dans sa tente, oublia bientôt ses chagrins et ses ennuis, quand il se trouva seul en présence de la grande pensée qui l'absorbait. La prise de Rome, le sac et le pillage de la sainte ville catholique, ce fait inouï dans les annales

du monde, lui apparaissait comme un exploit qui devait glorieusement couronner sa vie. A tout prendre, quel que fût le sort qui le menaçât, c'était un tombeau digne de lui.

Les coudes appuyés sur le plan de la cité des papes, sa tête brûlante dans ses deux mains, il parcourait du regard cette vaste enceinte de murailles qu'il allait entamer ; ces rues impériales où le soleil levant devait éclairer ses étendards victorieux; ces antiques et somptueux palais destinés à devenir le butin de ses soldats ; le Vatican ouvert au nouveau maître de la ville éternelle ; tout l'encens des églises fumant devant lui dans des encensoirs d'or, et la stupéfaction de l'univers à l'aspect de cette audacieuse conquête.

L'esprit tout plein de ces images, le duc ne tarda pas à céder au sommeil qu'avaient provoqué ses fatigues, et son front alourdi se pencha sur la table devant laquelle il était assis. Mais, dans le sommeil même, une ame ainsi bouleversée trouve rarement le repos qui calme et apaise les douleurs et les passions vulgaires. Aux sensations de la vie réelle succédèrent les illusions des rêves, seconde existence dont on ne tient pas compte d'ordinaire, mais qui pourtant a sa continuité et sa réalité relative d'émotions bonnes ou mauvaises, de plaisirs ou de souffrances, de bonheur ou de désespoir.

A peine le connétable fut-il endormi, qu'à toutes ses préoccupations actuelles vinrent se joindre les souvenirs de sa vie

passée, larves mystérieuses évoquées de leurs tombeaux par quelque puissance inconnue.

Charles de Bourbon se voyait couché dans une bière, et couvert d'un linceul noir semé de larmes d'argent. Autour de lui on récitait les prières des morts sur un rhythme bizarre. Il prêta l'oreille, et il entendit la voix des prêtres parodier les saintes paroles et substituer partout le nom de Satan à celui de Dieu. Il souleva péniblement le drap funèbre à travers lequel scintillait la flamme des cierges. Sous le capuchon des moines il reconnut des visages qu'il avait vus autrefois. Parmi ces têtes, quelques unes étaient entièrement dépouillées de leurs chairs et n'offraient à la vue que des ossemens blanchis de squelettes; des noms

étaient écrits en lettres de feu au dessus d'elles; d'autres semblaient avoir été privées plus récemment de la vie. Des lambeaux sanglans pendaient sur leurs robes de bure. D'autres encore paraissaient vivantes, et jetaient de côtés et d'autres des regards de haine et de vengeance. Ici le connétable retrouvait ses victimes de Pavie, Bonnivet, le maréchal de Chabannes, le maréchal de Foix, le grand-maître de l'artillerie française, Galiot de Genouillac, le bâtard de Savoie, grand-maître de France. Là ses partisans et ses amis condamnés et punis par arrêt du parlement après le départ du château de Moulins, et, au premier rang parmi eux, son infortuné cousin, Saint-Vallier, encore tout meurtri des chaînes de la Bastille.

Toutes ces voix auxquelles se réunis-

saient les imprécations de François Ier et de la duchesse d'Angoulême, sa mère, vouaient la mémoire du transfuge à l'exécration des hommes et à la justice céleste. Une seule voix s'élevait de ce concert de malédictions, pour implorer le pardon de Dieu en faveur du connétable. Cette voix était celle d'un jeune homme qui cachait de ses deux mains son visage en larmes. Bourbon, en l'entendant, se sentit ému d'un trouble profond, et quand le jeune moine voulut sortir, il prit un pan de sa robe pour connaître le nom de celui qui priait pour lui ; mais l'apparition s'évanouit, et le duc se retrouva sur son cheval de bataille, l'épée à la main, au plus épais d'une horrible mêlée, entouré de cadavres et de maisons qui croulaient sous la mitraille et l'incendie.

Sous le poids de ce rêve, Charles de Bour-

bon se débattit long-temps. Ses traits bouleversés, inondés de sueur, les gémissemens désespérés qui sortaient sourdement de sa poitrine, décidèrent le colonel Frundsberg, qui venait d'entrer dans sa tente, à le réveiller.

— A moi! à moi! s'écria le duc en se levant brusquement de son fauteuil. Fermez ces affreuses blessures! je ne veux plus frapper.

— Qu'avez-vous, général? demanda Frundsberg, étonné de ce qu'il voyait.

— C'était donc un rêve! fit le connétable en regardant autour de lui. Quelle nuit terrible, monsieur de Frundsberg! Non, Ravenne, Marignan et Pavie, n'étaient que des jeux d'enfans auprès de ce que j'ai vu!

— Remettez-vous, général, reprit le colonel des lansquenets, c'est une illusion de sommeil!

— Figurez-vous qu'il me semblait voir mes soldats, changés en autant de démons, de leur bras de feu étreindre et brûler tout ce qu'ils touchaient. Mon épée, poussée par une puissance invisible, s'enfonçait d'elle-même à travers les cuirasses et les casques d'où le sang jaillissait avec des bruissemens semblables à des cascades qui tombent. Mon cheval écrasait les mourans et les morts, et nageait jusqu'au poitrail dans le sang qui coulait à flots. Les vaincus, en tombant, relevaient leurs visières, et chacun d'eux me montrait le visage d'un ami; et moi je frappais toujours, jusqu'à ce qu'enfin emporté dans le fleuve toujours grossissant, je vis

disparaître mon armée, mes victoires, et je me trouvai seul au milieu du silence, noyé dans le sang, et ne pouvant pas mourir!

— Le jour se lève, interrompit le colonel Frundsberg en présentant à Bourbon son épée. Général, ne donnez pas un tel spectacle à votre armée!

Le duc de Bourbon poursuivit : — Quelque chose d'affreux s'est passé cette nuit. Ne vous semble-t-il pas qu'il y a du feu dans l'air et que le sol a tremblé?

On entendit un roulement de tambours qui se répéta au loin.

— C'est le signal de l'assaut! s'écria Frundsberg, qui fit quelques pas hors de la tente de Bourbon. Le prince d'Orange attaque déjà les murailles de la ville. Mon-

sieur le duc, vos lansquenets vous appellent : entendez-vous leurs cris ?

Bourbon posa son casque sur sa tête, puis il dit :

— Après ma mort, c'est au prince d'Orange que vous remettrez le commandement de l'armée.

— Général, interrompit monsieur de Frundsberg, nos soldats ont les yeux sur vous. Venez les conduire, comme toujours, à la victoire.

— Je leur montrerai du moins, dit le connétable, comment on meurt !

Et, levant la visière de son casque :

— C'est le visage découvert, ajouta-t-il, qu'il convient à Bourbon d'affronter ses ennemis !

Le duc sortit de sa tente et s'avança au milieu du camp, où il fut accueilli par les vivat de ses soldats, qui entonnèrent leur chanson habituelle, dont Brantôme nous a conservé le refrain :

« *Calla, calla, Julio Cesar, Hannibal y Scypion.*

« *Viva la fama de Borbon !* »

Ce qui veut dire :

«*Silence, Jules César, Annibal et Scipion.*

« *Vive la renommée de Bourbon !* »

Les premiers rayons de l'aurore commençaient à dissiper la brume qui, depuis la veille, s'étendait comme un drap funèbre sur la capitale de l'univers chrétien. A l'aspect de ces belles églises aux dômes resplendissans, et aux colonnades de marbre;

à l'aspect de ces palais magnifiquement sculptés, de ces trésors de tous les âges du monde, groupés avec tant d'art dans cette vaste enceinte de murailles, un long cri d'enthousiasme partit de tous les rangs. Ces misérables, à peine armés, vêtus de guenilles sanglantes dérobées aux champs de bataille des divers pays qu'ils avaient traversés, exténués de fatigue et de privations, appelaient de tous leurs vœux le gîte splendide dont ils avaient si grand besoin. Toute l'ardeur guerrière du connétable tressaillit à ce cri sinistre. Ses yeux s'allumèrent du feu de la colère et de la vengeance, et il se rappela que Dieu l'avait choisi pour une œuvre de destruction et de ruine. Le duc s'élança, l'épée haute, vers les murs de Rome, qu'une faible troupe de pâles défenseurs faisaient mine de vouloir

lui disputer, plutôt poussés par la frayeur que par le courage. Il saisit de sa main gauche une échelle qu'il planta lui-même au pied du rempart, lequel fut bientôt escaladé par ses soldats. Comme ses lansquenets pénétraient déjà dans la ville, une balle d'arquebuse frappa le duc dans le flanc. Il tomba. Monsieur de Frundsberg s'approcha pour le secourir.

— Cachez ma mort à l'ennemi, lui dit le héros, et marchez toujours en avant : la victoire est à vous.

On jeta un manteau sur le corps du blessé, qui fut abandonné aux soins de ses serviteurs, et le sac de Rome commença.

Le capitaine Renzo da Ceri n'avait pas attendu ce moment pour battre en retraite.

Aussi lâche qu'il s'était montré outrecuidant, il avait le premier abandonné son poste en criant : — Voici l'ennemi! sauve qui peut! Puis, entraînant ses officiers avec lui du côté du pont Sixte, il avait réussi à se réfugier dans le château Saint-Ange.

Le pape Clément se faisait emporter au même instant de son palais, et il gagnait cette même fortesse par un passage secret pratiqué dans l'épaisseur des murs du Vatican. Le malheureux pontife se lamentait en voyant sa ville livrée au pillage et à l'incendie. Les dames romaines, les prélats et les riches marchands, emportant dans leurs bras leurs trésors, se ruaient par les rues, cherchant à se réfugier aussi dans l'antique mausolée d'Adrien, qui avait abrité déjà trois mille personnes. Les sol-

dats de Bourbon poursuivaient les fuyards avec une énergie furieuse. La herse du château Saint-Ange fut baissée à l'approche des ennemis, et des milliers d'infortunés furent impitoyablement massacrés et dépouillés sous les yeux même du saint-père.

Le cardinal Ermellino gagna le lieu de refuge, hissé par ses gens dans un panier. Le cardinal Pucci fut enlevé du haut des murs au moyen d'une corde, et il fut recueilli par une des fenêtres du château, à moitié mort des coups qu'il avait reçus.

Les assaillans, ne pouvant emporter d'assaut le château Saint-Ange, laissèrent une garde sur le bord du Tibre, pour tenir le pape en échec, et ils se jetèrent dans la ville et dans les faubourgs, pour massacrer et

piller. En un instant, la glorieuse capitale du monde chrétien offrit l'aspect d'une immense saturnale, où quarante mille bandits consommèrent plus de crimes que l'Italie entière n'en avait vu depuis cent ans. Chaque maison devint le théâtre d'un effroyable drame. Les objets d'or et d'argent étaient partout arrachés; les habitans rançonnés et torturés, jusqu'à ce qu'ils pussent satisfaire aux exigences insatiables des vainqueurs; les femmes et les filles des nobles romains étaient livrées publiquement aux plus infâmes insultes. Brantôme raconte que ces misérables ne se prenaient qu'aux comtesses et aux marquises, laissant les coortisanes, *para laquayos y rapassos* (pour les laquais et les goujats). On vit des pères poignarder leurs filles pour les soustraire à l'infamie, et ne pas toujours les

préserver par là de l'outrage, dit un témoin oculaire. Les églises, où s'étaient réfugiées les femmes, furent transformées en lieux de débauches. Les soldats catholiques et luthériens se disputaient, les armes à la main, les vases sacrés. Ces derniers, pour tourner l'église romaine en dérision, s'affublaient des étoles et des chapes des prêtres, et, ainsi vêtus, ils parcouraient la ville en chantant des chansons obscènes. Ils conduisaient devant eux à coups de bâton les prélats vêtus d'habits de livrées. Le cardinal Ara-Cœli fut porté, à travers les rues de Rome, dans une bière, par une compagnie de luthériens qui bourdonnaient l'office des morts à ses oreilles. Un plaisant de la troupe prononça son oraison funèbre au pied d'un autel, ayant soin de débiter sur son compte mille infamies au lieu d'éloges.

Après cette cérémonie, il fut ramené dans son palais par ses bourreaux, où ceux-ci consommèrent une épouvantable orgie sous ses yeux, et burent à sa sécurité ses meilleurs vins dans des calices consacrés.

Quand le repas fut terminé, un cavalier allemand garrotta l'éminence sur la croupe de son cheval, et s'en alla de maison en maison, empruntant en son nom les sommes nécessaires pour racheter sa liberté.

Le cardinal de Sienne, qui comptait pour sa sécurité sur son attachement à l'empereur Charles-Quint, et sur la bienveillance dont l'avait toujours honoré ce monarque, fut rançonné deux fois par les Espagnols et par les Allemands.

Les palais des cardinaux et les plus magnifiques églises furent métamorphosés

en écuries. On barbouilla de boue les fresques des grands maîtres de la peinture ; on fondit en lingots les médailles des empereurs et les plus précieux ornemens des autels. Chaque soldat s'affubla d'un pourpoint de seigneur, et se para la poitrine de colliers d'or.

Cette profanation de la ville sainte dura deux mois entiers, et finit par une famine et une peste.

Le connétable de Bourbon, comme si Dieu ne l'eût réservé que pour cette exécution terrible de sa vengeance, ne survécut pas à la prise de Rome. Tandis qu'il mourait l'objet de l'exécration de tout bon catholique, léguant à l'histoire l'un des noms les plus fameux dont elle ait retenti, on dit qu'un jeune moine inconnu l'assista

et pria pour lui jusqu'à son dernier soupir. Ce moine, venu depuis peu de Madrid, avait dit les dernières oraisons sur le corps de la malheureuse fille de dona Visconti. Il faisait partie de la confrérie très-vénérée de Saint-Benoît, et s'appelait, avant de prendre les ordres, messire Ponthus de Saint-Romain !

FIN DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

CATHERINE CORNER.

I

Le roi de Chypre, Jean III de Lusignan, est assis sur son trône d'or et de pourpre, dans son palais de Nicosie. A sa droite, sur un haut siége revêtu de velours rouge, sa femme, la reine Hélène Paléologue, fille du Despote de Morée, affecte une fière atti-

tude, dont l'assurance pourtant cache mal le trouble profond qui l'agite. A la gauche du souverain, la princesse Charlotte, sa fille, vient prendre place, et auprès d'elle s'assied un sombre jeune homme, le prince Jacques, bâtard du roi, archevêque de la ville de Nicosie, capitale du royaume de son père.

Cette réunion de famille ressemble plutôt à un champ-clos où des ennemis mortels sont en présence. Chacun des assistans porte une couronne sur la tête et la haine dans les yeux. Le vieux roi seul, accablé par les souffrances et les chagrins, offre dans ses traits l'expression d'un sentiment où l'indulgence et la pitié paraissent avoir quelque part.

Parmi le petit nombre de personnages

étrangers à la famille royale qui assistent à cette conférence, on distingue un seigneur chypriot appelé Mistachel, chambellan et favori de la reine-mère, et Andréa Corner, gentilhomme vénitien, connu dans l'île pour l'ami le plus intime et le conseiller du prince Jacques.

Le but avoué du vieux roi, qui redoute les discordes et les troubles que sa mort prochaine pourrait faire naître dans ses États, est de réconcilier entre eux sa femme, sa fille et son bâtard. Les larmes aux yeux, il les conjure d'oublier leurs querelles et de ne pas fournir au sultan des Turcs et au soudan d'Égypte l'occasion de s'emparer de ce qui reste à la famille de Lusignan de ses royaumes de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Un silence res-

pectueux est la seule réponse qui accueille les bienveillantes paroles du roi.

— Malheureuse race! s'écria tout à coup le vieillard en s'appuyant sur le bras du connétable de Chypre pour se lever de son trône. C'en est donc fait? ce jour est le dernier de ta puissance! Quatorze rois et deux cent quarante ans de gloire et d'honneurs descendront dans la tombe avec moi! Allez! fuyez de ce pays, fille dénaturée, fils couard et sans vergogne, épouse vindicative et sans cœur! je délie mes sujets de toute obéissance envers vous. Monsieur le grand-amiral de Chypre, faites mettre une galère en mer! je vais rendre au roi des Anglais cette couronne dont son ancêtre Richard Ier gratifia Gui de Lusignan, mon aïeul!

La menace du roi produisit l'effet qu'il en attendait : le jeune archevêque de Nicosie se précipita aux pieds de son père, et saisissant une de ses mains, qu'il s'empressa de porter à ses lèvres :

— Sire, lui dit-il, ne mêlez pas mon nom, dans votre colère, au nom de ceux qui vous offensent! le sang de Lusignan n'a pas dégénéré dans mes veines, croyez-le bien. Plût à Dieu qu'à la tête de votre armée je pusse vous le prouver tout à l'heure. Hélas! les intrigues qui m'ont éloigné de la carrière des armes pour me jeter dans les langueurs d'un cloître ne m'ont laissé que des souhaits à former pour votre bonheur. Sire, mettez-moi une épée à la main, et vous reconnaîtrez votre fils.

Le roi releva doucement l'archevêque et le pressa contre son cœur.

— Mon bien-aimé seigneur et père, poursuivit à son tour la princesse Charlotte, dont la belle et pâle figure se détachait avec une grace infinie sur les vêtemens de deuil qui l'entouraient, l'amour et la bienveillance eussent toujours été le lien de notre famille, si votre pouvoir, que nous aimons autant que nous le respectons, nous eût seul donné des lois. Mais votre vertueux cœur, trop long-temps fermé à l'évidence, a craint sans doute d'avoir à punir vos ennemis et les nôtres. Vous avez enhardi le crime, Sire, en usant d'indulgence envers lui; ces habits de deuil qui me couvrent prouvent assez à quels excès il n'a pas craint de se porter!

Le chambellan Mistachel baissa la tête à ces paroles de la princesse Charlotte, comme s'il eût redouté de ne pouvoir soutenir les éclairs qui venaient de s'allumer dans les yeux de la jeune femme. La reine pâlit, mais ne se déconcerta point.

— Sire, dit-elle, vous pardonnerez comme moi à la douleur de notre fille bien-aimée. La mort précoce et inopinée de son mari, le prince Jean de Portugal, excuse en partie ses injustes soupçons.

— Madame, interrompit l'archevêque de Nicosie, les soupçons de ma sœur ne sont pas peut-être aussi mal fondés qu'ils vous le paraissent. Deux bandits arrêtés sur mes terres ont avoué devant tout mon chapitre qu'ils avaient fait ce damnable coup à l'instigation d'un homme de votre maison.

Vous ne l'ignorez pas, Madame : pourtant ce misérable n'en continue pas moins à jouir de votre plus intime confiance, et il ose venir nous braver jusque dans ce palais et sous les yeux du roi!

Le chambellan devint plus tremblant encore, et se rapprocha de la reine comme pour se placer sous sa garde. Hélène Paléologue lança un regard furieux au jeune archevêque de Nicosie.

—Les insolentes accusations d'un bâtard, fils d'une courtisane effrontée, s'écria-t-elle, trouveront-elles créance auprès de vous, Sire ? Permettrez-vous qu'il noircisse impunément la réputation de votre femme légitime, et que, par ses hypocrites manœuvres, il excite la fille contre sa mère ?

— Madame, répliqua Jacques de Lusignan, la vertu de madame Marie de Patras, ma mère, est au dessus de vos atteintes, et, en parlant de votre haine pour elle, vous me rappelez que j'ai encore cette mort à venger!

— Vous l'entendez, Sire, on me menace en votre présence, interrompit la reine: c'est trop d'outrages à la fois ! Je quitte ce palais, si votre bâtard y commande en maître.

Le vieux roi étendit son sceptre entre ces deux rivaux acharnés qui, sans respect pour lui, se disputaient son pouvoir sous ses yeux.

— Arrêtez, Madame, et vous, monsieur l'archevêque ! Mon indulgence se lasse. Si vous dites un mot de plus, j'en jure par

ma couronne, je vous châtierai tous deux!

Puis, se tournant vers la princesse Charlotte :

— Venez, ma fille, venez me consoler des maux que ces méchans me font. Vous, du moins, vous ne voulez pas la perte de ce royaume, qui deviendra le vôtre un jour. Quand je ne serai plus, ma fille, votre premier soin, je l'espère, sera de faire régner sur cette terre infortunée l'union, sans laquelle nos ennemis vous trouveront impuissante et désarmée contre leurs mauvais desseins.

— Que Dieu veuille éloigner ce jour! murmura la princesse Charlotte; mais quand il viendra, Sire, le premier devoir que j'accomplirai sera la punition des meurtriers

du prince Jean de Portugal, mon mari. Quels qu'ils soient, ajouta-t-elle en jetant un regard assuré vers le fauteuil de la reine, derrière laquelle se tenait le chambellan Mistachel; quels qu'ils soient, sous quelque voile qu'ils se cachent, de quelque nom qu'ils s'appellent, je les frapperai comme ils ont frappé le jeune et malheureux époux que je pleure.

— C'est bien parlé, ma sœur, repartit le prince Jacques. Comptez sur moi pour vous servir, et si ce n'est assez de nous deux pour faire triompher la justice, la puissante républiquer de Venise nous soutiendra contre des sujets révoltés. Avec son aide et celle de Dieu, nous aurons raison d'un impudent favori et d'une reine adultère, couverts tous deux du sang des nôtres.

A cette dernière accusation, la reine laissa éclater toute sa fureur. Le roi Jean se voila le visage de ses deux mains. Le connétable de Chypre soutint dans ses bras le vieillard chancelant, qui pensa expirer de ce nouveau coup.

— C'en est assez, dit le roi d'une voix faible et tremblante d'émotion; que tout le monde se retire. Monsieur le connétable, emparez-vous de la personne du prince Jacques. Ce fils ingrat qui m'outrage ne mérite pas de pitié. Non. Mon cœur est désormais fermé à l'indulgence. Le sénat sera juge entre ce bâtard et le roi.

II

La ville de Nicosie, couchée au fond de sa belle vallée embaumée, comme un enfant dans un berceau de fleurs, dormait sous le voile transparent d'une nuit d'été que la lune argentait de ses rayons. Le Bayle, ou l'ambassadeur vénitien en Chypre, repo-

sait avec toute sa maison, et l'on n'entendait au milieu du silence de son luxueux palais que le bruissement monotone du vent dans les branches des orangers et des myrtes de ses jardins.

Tout à coup les portes de l'hôtel furent ébranlées par des coups redoublés. Les serviteurs de Bayle traversèrent les cours intérieures avec des flambeaux allumés, et l'ambassadeur, réveillé en sursaut, put distinguer les piaffemens d'un cheval et la voix brève et saccadée d'un cavalier qui demandait impérieusement à être admis en sa présence.

Le Bayle, sous la soie de ses rideaux, maudit l'audacieux qui agissait de la sorte avec son éminentissime seigneurie, et il applaudit, en se retournant sur ses

oreillers, aux énergiques menaces dont ses valets saluèrent l'importun visiteur.

Loin de se laisser intimider, l'étranger continuait pourtant à battre à la porte avec acharnement, et cette fois il haussait tellement la voix, que le Bayle ne perdit pas un mot de sa conversation.

— Ouvrirez-vous donc, chiens! criait-il, je vous bâtonnerai tout à l'heure pour vous apprendre à respecter le blason d'un patricien de Venise. Allez, dis-je, réveiller votre maître, et, pour lui mieux ouvrir les yeux, dites que j'arrive d'Europe, et que je suis chargé pour lui d'un message du Conseil des Dix.

A ces paroles, l'ambassadeur sauta hors de son lit, et il appela ses valets, auxquels il ordonna d'ouvrir incontinent les portes,

et d'introduire l'étranger dans la salle la plus splendide de son palais. Lui-même, il se fit habiller à la hâte, et il s'avança jusqu'au perron de l'escalier pour faire plus d'honneur à cet hôte inattendu. Un homme enveloppé d'un manteau ne tarda pas à paraître.

Quand le Bayle et l'étranger furent demeurés seuls, ce dernier tira de sa robe une lettre fermée à laquelle pendait un large scel de cire blanche, portant l'empreinte du lion de Saint-Marc.

Le Bayle déplia en tremblant la lettre, et ses traits agités par une visible inquiétude ne reprirent leur sérénité première qu'après que la lecture de la missive fut terminée. Alors, ôtant un anneau de son doigt, il le remit à l'un de ses officiers, avec

ordre de l'aller présenter à un gentilhomme du nom d'Andréa Corner, logé près de l'archevêché de Nicosie. L'ambassadeur et l'envoyé n'échangèrent pas une parole pendant le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée du gentilhomme qu'on attendait.

— Je me rends à vos ordres, monsieur le Bayle, dit en entrant un nouveau personnage dont le riche costume tout brodé d'or et de perles étincelait à la clarté des flambleaux. Pour faire plus grande hâte, j'ai pris à peine le temps de me vêtir. Me voici et mon épée avec moi. Quoi que vous me commandiez au nom de l'excellentissime seigneurie de Venise, je suis prêt.

— Toujours le même, messer Andréa Corner! interrompit le voyageur, qui vint

affectueusement serrer la main de celui qui avait prononcé ces mots. Toujours le même! L'exil n'a pas corrigé cet amour du luxe et de la dépense, qui naguère peuplait Venise d'un monde de créanciers.

— Marco Bembo, mon cher beau-frère, répondit Andréa, la république, grace à Dieu, ne me laisse manquer de rien ici. Elle me paie comme je la sers. Et puisque ma bonne étoile vous amène dans cette île enchantée, je réclame l'honneur de vous y traiter et maintenir selon vos rares mérites.

—De plus graves affaires m'amènent, Andréa, reprit Marco Bembo; prenez place et tenons conseil. La république, qui m'envoie, vous a choisi pour exécuter ses desseins.

Vous savez comment elle récompense et comment elle punit.

— Il suffit, Marco. Le succès ou ma tête: c'est convenu. Que faut-il faire? Parlez.

Marco Bembo se recueillit un instant, puis il reprit :

— La guerre de Morée n'a pas été heureuse pour les armes de la sérénissime république. L'alliance du roi de Perse et du prince de Caramanie n'a fait que retarder notre défaite. Mahomet II nous enlève Athènes et l'Albanie. Négrepont va subir le même sort. Candie peut-être aussi nous échappe. La prospérité de notre commerce est menacée, il faut la sauver à tout prix. Le Conseil des Dix a décidé que l'île de Chypre serait à nous. Si vous croyez la force indispensable, le patricien Mocénigo,

général de la mer, croise sur la côte avec sa flotte. Si la ruse peut nous conduire à nos fins, employez-la de préférence. Vous connaissez la politique du Conseil. Tous les moyens nous sont permis, mais le succès nous est ordonné.

— Les Gênois, reprit le Bayle, occupent les forts de Famagouste ; mais Limasol et Larnaca ne résisteront pas à notre attaque. Plus tard, nous porterons le siége devant Nicosie.

— Mauvais moyen, interrompit Andréa Corner en secouant la tête. Nous ameutons contre la république les ennemis du dedans et du dehors. Gênes, le pape et le roi de France s'unissent au sultan Mahomet et au soudan d'Égypte pour nous chasser de notre conquête. Écoutez-moi : avant de

connaître les intentions de la Seigneurie, j'avais songé au projet qui l'occupe. Le roi Jean est un spectre qui frappe à la porte du tombeau. La princesse Charlotte, son héritière, ne règnera pas. Le bâtard du roi, soutenu par notre or et nos conseils, peut se proclamer roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Un nombreux parti le soutient dans l'île : il triomphe et succède au roi Jean III.

— Mais, répliqua le Bayle, la république devra toujours se servir de ses armes dans les deux cas.

— Que votre seigneurie, poursuivit Andréa Corner, veuille bien m'entendre jusqu'au bout. Le bâtard du roi est mon ami, vous le savez : il ne voit que par mes yeux; il ne se dirige que par moi. Il est le bras

avec lequel je puis frapper. Il y a de cela une année déjà, ma nièce Catherine Corner venait de m'envoyer son portrait, une fine miniature de Venise qui reproduisait avec une ravissante fidélité toutes les perfections de son visage. Je me promenais un jour avec le jeune archevêque de Nicosie. Je vins à laisser tomber ce portrait ; il le ramassa. Tout à coup je le vis pâlir et rougir à la fois. Il me rendit le portrait, et depuis ce moment une humeur sombre et taciturne remplaça son habituel enjouement. Son ame, troublée jusqu'au fond par la beauté de ma nièce, portait le joug d'une passion dont j'étudiais les progrès chaque jour. Quand le prince Jacques, persuadé que ce portrait de femme était celui de ma maîtresse, fut parvenu au plus haut degré de l'amour et de la jalousie, j'abor-

dai le premier ce sujet de conversation que j'avais évité jusqu'alors. Il apprit avec ravissement que cette belle personne était ma nièce, et il finit par se jeter à mes genoux, me suppliant de la lui faire obtenir pour femme.

Je traitai d'abord son dessein de folie, afin de le mieux fixer dans sa résolution; mais enfin je consentis à hasarder quelques démarches, et ce matin même je lui promettais que la sérénissime république, prenant en considération ses qualités et mes instantes prières, ne refuserait pas peut-être d'adopter ma nièce pour sa fille et de la lui accorder pour épouse, avec une dot digne du haut rang que son mari lui destinait. Je suis porteur de la supplique du prince. C'est à vous, monsieur le Bayle, à vous,

Marco Bembo, qui êtes aussi bien que moi l'oncle de Catherine, c'est à vous, dis-je, d'achever mon ouvrage. L'excellentissime seigneurie est si heureuse dans ses négociations, qu'une fois le mariage consommé, il est probable que le nouveau roi ne laissera pas long-temps attendre sa succession à la reine et à la république, son auguste tutrice.

— Andréa Corner ! reprit le sénateur Marco Bembo en pressant son beau-frère dans ses bras, voilà ce qui s'appelle un plan sagement médité. Remettez-moi la lettre du prince. Je repars à l'instant pour Venise. Vous, poursuivez votre œuvre, et qu'à mon retour l'archevêque de Nicosie soit paisible possesseur de cette île. Monsieur le Bayle et vous vous avez le blanc-

seing du Conseil : l'or, le poison, le fer, le feu, n'épargnez rien pour réussir ! Tous les trésors et toute l'autorité de Saint-Marc sont à votre disposition. Adieu !

III

Le prince Jacques demeurait toujours prisonnier dans les murs de l'archevêché de Nicosie, mais la colère du roi son père s'était adoucie à son égard. Le connétable de Chypre avait même donné l'ordre aux gardes du prince de ne point l'empêcher

de se livrer à ses promenades habituelles dans les jardins de son palais. La tendresse du vieux souverain pour le seul héritier mâle de son nom, pour l'unique enfant d'une maîtresse adorée, ne pouvait être entièrement arrachée de son cœur par les efforts de la reine Hélène, dont le roi n'ignorait pas la coupable conduite.

Le jeune archevêque, outré d'indignation et de fureur contre ses ennemis, nourrissait dans l'ombre ses projets de vengeance et attendait impatiemment pour les accomplir que la liberté lui fût rendue. La privation la plus sensible parmi celles qu'on lui avait imposées, c'était la défense de recevoir ses amis dans sa retraite. Messer Andréa Corner, ce jeune gentilhomme vénitien, dont une heureuse con-

formité d'âge et d'humeur avait fait le compagnon le plus assidu de ses plaisirs, manquait surtout au besoin d'expansion que ressentait ce cœur ardent et impétueux.

Le portrait de Catherine, de cette belle fille de Venise aux longs yeux noirs veloutés, au cou de cigne mollement balancé sur de si fraîches épaules, était l'unique objet qui pût parfois déplisser l'arc de ses sourcils et verser dans son ame un rayon d'espérance et de joie. La nuit comme le jour il portait cette miniature suspendue à une chaîne d'or, présent du pape, et pour l'y placer il en avait détaché une sainte relique, qui dormait oubliée avec les devoirs sévères que la sainteté de son titre lui imposait. Tout ce qu'il voyait lui semblait

empreint de cette chère image, dont il respirait le parfum jusque dans l'air tiède et subtil de ses jardins en fleurs. La tête languissamment penchée, l'esprit plein de rêves, il retrouvait le regard de Catherine dans l'idéale beauté des madones peintes sur les fonds d'or de l'église où il venait prier.

Un jour il vit venir à lui Andréa Corner. Il se jeta dans ses bras, et, l'entraînant sous un berceau d'amandiers :

— Mon frère! lui dit-il, les yeux brillans de désir et d'impatience; mon frère! point de nouvelles de Venise?

— Toutes légères qu'elles soient, répondit Andréa, nos galères, Monseigneur, n'ont pas les nageoires du dauphin, non plus que les ailes de l'aigle. Mais si le

vent nous a secondés, nos lettres sont à cette heure sous les yeux de l'excellentissime Conseil des Dix. J'ose vous promettre son entier assentiment.

Le visage de l'archevêque rayonna de bonheur.

—Mais votre nièce, Andréa, poursuivit le prince en secouant douteusement la tête; votre nièce, comment accueillera-t-elle ma demande?

— La fille adoptive de la seigneurie de Venise, répliqua la jeune patricien, ne peut avoir d'autres volontés que celles de sa mère.

— Dieu le veuille! reprit Jacques avec un long soupir.

— Laissons cela maintenant, poursuivit

Andréa. Il se passe à Nicosie de graves événemens : le roi votre père est malade.

— Et il ne m'a pas fait appeler? interrompit le prince.

— Il l'aurait voulu, que la reine ne l'eût pas permis. Vous comprendrez, prince, qu'en de telles circonstances, s'il plaisait à Dieu de retirer à lui votre père, votre présence pourrait déranger bien des projets.

— Pensez-vous que cette femme ose prétendre à l'héritage de mon père?

— Je ne dis pas cela, insinua Corner, mais la princesse Charlotte, votre sœur, est bien jeune, et, sous prétexte de l'aider à porter le poids d'un sceptre, il se pourrait...

— Et je suis prisonnier! s'écria le jeune homme en frappant violemment ses deux

mains l'une contre l'autre. Cet infâme chambellan, qui a souillé le lit du roi, me donnerait des ordres! il attenterait peut-être à mes jours! Il faut qu'il meure, Andréa! il faut qu'il meure avant de jouir de ce nouveau triomphe! Ah! si j'étais libre! si j'avais une épée!...

— J'en ai plusieurs au service de votre altesse, répliqua le patricien, et si vous voulez me permettre d'y joindre mon bras et le dévouement de mes amis....

Jacques saisit vivement Andréa par la main, et le regardant entre les yeux :

— Si vous avez du cœur et si vous m'aimez, lui dit-il, ce soir, après le coucher du soleil, vous appliquerez une échelle contre le mur de l'archevêché, à l'angle qui donne

sur ces platanes où tant de fois nous nous assîmes, et vous m'attendrez avec des armes et quelques hommes prêts à tout.

— Vous serez obéi, Monseigneur.

— Bien vrai ?

— Je vous le jure sur la tête de Catherine, ma nièce.

— Allez donc ! Que Dieu maudisse celui de nous qui ne tiendrait pas sa parole.

— Que je perde ma noblesse et mon nom si j'y manque, répondit Andréa en quittant le prince, dont il baisa les mains avec transport.

L'archevèque se retira dans ses appartemens pour se préparer à l'expédition qu'il projetait. Le soir venu, il descendit dans les jardins, enveloppé de son manteau et la tête

couverte d'un bonnet de feutre qui le rendait méconnaissable. Andréa l'attendait à l'endroit désigné.

Le jeune patricien avait quitté son habit de cour; un corselet d'acier remplaçait l'or et les perles de son pourpoint; une longue épée pendait à sa ceinture à côté d'une dague orientale au manche de jade et au fourreau d'argent.

Les deux amis escaladèrent le mur derrière lequel quatre hommes armés étaient silencieusement rangés.

— Ziani, demanda le patricien à l'un d'eux, nous introduiras-tu, comme tu l'as promis, dans le palais du chambellan Mistachel?

— Oui, Monseigneur, répondit une voix;

nous arriverons, sans réveiller personne, jusqu'au lit où repose le chambellan. L'or de la république ouvre les portes les mieux fermées, vous ne l'ignorez pas.

— Marchons, dit Andréa.

La petite troupe contourna mystérieusement l'église de Sainte-Sophie, et fit halte devant un somptueux palais aux sombres et massives fenêtres surmontées de cintres bizantins. Celui qui conduisait la bande tira de ses chausses un trousseau de clés enveloppées d'étoupes pour éviter le bruit, et il ouvrit une porte qu'il referma derrière ses compagnons.

L'archevêque traversa de la sorte une longue suite de salles, puis enfin Andréa

l'arrêta dans une pièce plus étroite en lui disant tout bas à l'oreille :

— C'est ici !

La main du prince froissa convulsivement son poignard. Andréa le retint et l'entraîna doucement vers une tapisserie qu'il entr'ouvrit légèrement en lui faisant signe de regarder.

L'archevêque eut peine à contenir sa rage quand il aperçut, à la clarté de vingt flambeaux, son ennemi couvert d'or et de pierreries, nonchalamment assis sur un divan d'Égypte. A quelque distance de lui était assise une femme dans les traits de laquelle Jacques avait reconnu la reine.

— Buvons ! disait Hélène Paléologue, bu-

vons au repos éternel du vieux roi qui se meurt! à la gloire sans fin du jeune roi que ma main va couronner!

— Buvons, répétait le chambellan.

Et il tendait de nouveau sa coupe à deux petits esclaves noirs, nus jusqu'à la ceinture, frottés d'essences et parés de colliers.

— Demain, disait la reine, le vin ruissellera dans les rues de Nicosie pour effacer la trace du sang qui aura été versé.

— Bien parlé, princesse, répondait le chambellan, soyons généreux envers nos ennemis. Si je meurs par leurs bras, fasse le ciel qu'ils me donnent pour tombeau une tonne de ce nectar des dieux, pareille à celle que vous voyez là bas sur ces coussins de

velours où mes esclaves vont puiser l'ivresse qu'ils nous apportent !

— Point de suppositions impossibles, interrompit la reine. Ne tentez pas la vengeance de Dieu !

— Il est l'heure où tout dort au ciel comme sur la terre, répondit le chambellan avec un sourire dédaigneux. Dieu, comme les hommes, a les yeux fermés, Madame. Demain nous commanderons en maîtres ici. Demain n'est pas si loin de nous.

En ce moment on entendit le son lugubre des cloches tinter dans la direction de l'église de Sainte-Sophie. Hélène Paléologue détacha de ses cheveux sa couronne d'or et la posa sur la tête de son favori.

—Ce bruit de cloches, dit-elle, nous an-

nonce le commencement de notre règne. C'est l'agonie du roi Jean III de Lusignan que l'on sonne. Assez de voix prient pour lui ; moi, je prie pour vous.

— Priez pour lui, madame, car sa dernière heure est venue! s'écria Jacques en faisant voler en éclats d'un revers de son épée la table qui le séparait de ce couple impie. Andréa et sa troupe se jetèrent sur ses pas dans la chambre, le poignard à la main. L'archevêque se rua sur Mistachel, et l'étendit d'un seul coup à ses pieds.

La reine, sans chercher à le défendre, disparut par une porte secrète qui se referma derrière elle avant que les estafiers vénitiens eussent pu faire usage de leurs armes.

— Elle nous échappe, murmura Jacques

en frappant du pied le corps sanglant de son ennemi. Son complice du moins ne la suivra pas.

L'archevêque souleva le cadavre du chambellan, et le précipita, la tête en avant, dans le tonneau de vin qu'il avait demandé pour sépulture. Suivi d'Andréa Corner, il visita inutilement les recoins les plus cachés de la maison du favori d'Hélène Paléologue; puis il courut au palais du roi. Une foule de citoyens en encombraient les abords. Il franchit en tremblant les degrés de ce séjour du désespoir, et il parvint, non sans peine, jusqu'à la chambre où son vieux père, couché sur un lit, remettait son sceptre à sa fille et lui donnait, d'une voix mourante, ses dernières bénédictions.

La reine Hélène était agenouillée près de l'estrade.

Du plus loin qu'elle aperçut le prince :

—Voilà! voilà! s'écria-t-elle, ce misérable bâtard qui vient assassiner son père! Saisissez-le!

Le roi ouvrit ses yeux mourans, que le feu de la colère faisait briller encore sous ses épais sourcils blancs.

— Va-t'en! va-t'en! balbutia-t-il avec un geste d'indignation ; embarque-toi, fuis de ce pays pendant que je vis encore! Ensevelis ton crime dans la retraite, si le remords est encore fait pour toi!

— Mon père! interrompit l'archevêque en se jetant le front contre terre, je viens vous défendre et non hâter votre mort. On vous abuse, on vous trahit. La reine...

— Va-t'en! répéta le roi, fuis avec tes

Vénitiens, à qui tu veux livrer mon royaume! puissent-ils ne pas te rendre les maux que tu m'as causés! Malheureux enfant! ne me force pas à te maudire!

Le prince, les paupières baignées de pleurs, voulut porter à ses lèvres la main de son père, qui la lui retira violemment.

— Qu'on le chasse! dit le roi, et que la malédiction d'un père le suive partout où il portera ses pas!

A ces cruelles paroles Jacques se sentit défaillir. Il tomba dans les bras d'Andréa Corner, qui l'emporta hors du palais.

Il faisait grand jour quand il reprit ses sens.

— Où suis-je, demanda-t-il?

— Dans une galère vénitienne! lui répondit-on.

— Et le roi mon père?

— Mort!

— Mort en me maudissant? Qu'on me ramène à Nicosie auprès de ma sœur.

— Elle a mis votre tête à prix!

— Quel asile me reste-il à présent?

— Un seul! Venise!

IV

Le grand canal de Venise était couvert de gondoles effilées, qui allaient et venaient et se croisaient en tous sens, conduisant à leur rendez-vous d'affaires ou de plaisirs, sous le velours ou sous la serge de leurs noires tentures, les citoyens de l'Adriati-

que, moitié gentilhommes et moitié marchands, moitié millionnaires et moitié misérables, ou tout au moins courant par diverses routes à l'une ou à l'autre de ces deux fortunes.

On était en l'an de grace 1469. C'était le temps du dogat de Christoforo Moro et des entreprises du sultan Mahomet II contre la Seigneurie, qui voyait toutes ses possessions de l'Archipel échancrées chaque jour par le sabre de ce terrible ennemi. Quelque inquiétans que fussent pour Venise les succès du conquérant de Constantinople, ces luxueux insulaires n'en continuaient pas moins à jouir comme par le passé des loisirs que leur avaient fait l'industrie et le travail de leurs ancêtres. Le sénat et le Conseil des Dix gardaient seuls le privilége de penser à l'avenir.

Au milieu de l'encombrement de barques qui obstruait la grande arche du pont de Rialto, deux gondoles s'entrechoquèrent, et peu s'en fallut que toutes deux, chavirées par la violence du coup, n'allassent au fond de l'eau avec les promeneurs qu'elles portaient. Les gondoliers se prirent de querelle, et ils se préparaient déjà à se charger à coups d'avirons, lorsqu'un sbire, vêtu de l'uniforme de la police de Saint-Marc, montra sa tête encapuchonnée à travers la petite fenêtre de l'une des deux embarcations, et, par un juron énergique, fit rentrer les délinquans dans le devoir. Une seconde tête sortit de la gondole rivale et apostropha le sbire avec une énergie non moins grande. L'officier de police tempéra son zèle, quand il eut reconnu au magnifique costume de l'étranger qu'il avait affaire à un patricien

— Messer Marco Venier, balbutia-t-il en portant la main à son capucé de drap rouge, que votre seigneurie me pardonne! Je n'avais pas reconnu votre livrée. Nous vous cédons le pas volontiers. Aussi bien le gentilhomme que nous conduisons est-il moins pressé que vous d'arriver. Les prisons du palais ducal, messer, ne valent pas le noble palais Corner, où vous allez épouser mademoiselle Catherine, la plus belle de toutes les novices de la sénérissime république [1].

Au nom de Marco Venier, une autre tête se fit jour à côté de celle du sbire.

— C'est vous, Onofrio! cria le patricien en tendant la main au prisonnier; que

[1] La nouvelle mariée était appelée par le peuple *novizza* (novice).

diable allez-vous faire chez son Altesse le Doge ?

— Pardieu ! mon cher Marco, j'y vais expier les mémoires de mes fournisseurs. Parce qu'ils m'ont vendu mes robes, mes chausses et mes pourpoints leur pesant d'or, les juges leur ont donné sentence contre moi. Les ingrats ! moi qui ai bâti la fortune de ces malandrins de pourpointiers, de chaussetiers et de marchands d'étoffes, par la réputation que leur a value ma bonne mine ; voilà comme ils me traitent ! Il n'y a plus de loyauté dans ce monde : je me constitue ermite le jour de ma délivrance ; c'est décidé, et la science des belles manières deviendra ce qu'elle pourra dans Venise.

— Allons ! allons ! reprit Marco en sou-

riant, vos créanciers, Onofrio, ne peuvent manquer de vous venir demander grace.

— Je serai, répondit-il, inflexible ; je veux les voir réduits à travailler pour les matelots et pour les charpentiers de l'arsenal. M'enfermer pour une misérable somme de six cents ducats !

— Ce sont des Sarrasins, continua Marco en se balançant sur les coussins de sa gondole.

— Vous êtes le plus heureux des hommes, poursuivit Onofrio. Croiriez-vous, Marco, que, la nuit dernière, j'ai rêvé que j'assistais à votre repas de noces, et que je buvais dans une coupe d'or à votre longue prospérité. Messieurs les sbires sont venus me saisir, hélas! sans me permettre d'achever mon rêve et mon vin.

— Messieurs les sbires, répliqua Marco Venier, ont été au devant de mes vœux en accrochant ma gondole sur le Canalazzo. Vous allez me suivre avec eux, et, en vertu de notre fraternité d'armes, je vous prie de me laisser payer pour vous les six cents misérables ducats en question. Vous me les rendrez à votre aise.

— Je vous accepte pour mon créancier! s'écria Onofrio. Vous l'entendez, messieurs les sbires. Ohé! gondoliers, mes amis, virez de bord s'il vous plaît, et maintenant ne vous endormez plus sur vos rames. Vrai Dieu! Marco, je vous revaudrai ce service.

Les gondoles sillonnèrent de nouveau les eaux du grand canal, et les deux gentilshommes posèrent bientôt le pied sur les

degrés du palais Corner. En échange de la personne du prisonnier, les sbires emportèrent un billet de change de six cent vingt-cinq ducats sur l'un des banquiers juifs du Ghetto.

Le patricien introduisit son compagnon dans une salle splendidement meublée, où une jeune fille de quinze ans, vêtue de blanc, selon l'usage des fiancées vénitiennes, était assise sous un dais de velours.

Les femmes vénitiennes, à cette époque, passaient pour les plus élégantes de l'Europe et pour les plus recherchées en ce qui concernait l'art de se vêtir et de porter un costume avec grace. Dès le commencement du quatorzième siècle, il se faisait à Venise de si énormes dépenses à ce sujet, que le sénat se crut obligé d'y mettre un

frein par un édit sumptuaire contre les manches ouvertes et les queues des robes. Les dames quittèrent alors les anciennes modes et les couleurs éclatantes, et elles affectèrent de s'habiller de velours et de soie noirs, dont les nuances sévères firent d'autant mieux ressortir la blancheur proverbiale de leur teint. C'est ainsi que la coquetterie, après plusieurs siècles de combats, triompha de la tyrannie politique.

La fille du patricien Corner, renommée dans Venise pour sa beauté, méritait en tout point sa réputation. Giorgione, Véronèse et Titien ont légue ses traits à la postérité. Le jeune Marco Venier, son fiancé, ne le cédait en rien à Catherine pour les graces et l'élégance de sa personne. A peine sorti de l'adolescence, il avait quitté depuis

peu d'années le costume à la *dogaline*, qui était la *robe-prétexte* des nobles vénitiens, pour prendre le vêtement à la *comeo*, qui tenait lieu de la toge romaine. Sa robe de velours ponceau, couleur alors fort en vogue, se réunissait à un chaperon de même étoffe, par une pièce de soie (*stolla*) qui pendait sur l'épaule, et que, dans les temps de pluie on rabattait en avant sur la tête, pour la garantir.

— Catherine, dit Marco en entrant, je vous présente cet excellent ami qu'un heureux hasard vient de me faire rencontrer. Si je l'avais su plus tôt à Venise, je l'eusse choisi assurément pour l'un de nos *compères de l'anneau* [1].

[1] *Compari dell' annello*. C'est ainsi qu'on appellait jadis à Venise les amis choisis par les époux pour faire les cérémonies des noces.

— Vos amis, Marco, seront toujours les miens, répondit Catherine en jetant un regard plein d'amour à son futur mari.

Marco Venier sourit à la jeune fille et prit sa main tremblante, qu'il pressa doucement contre ses lèvres. Puis, se tournant vers son ami :

— Vous l'avez dit, Onofrio, je suis le plus heureux de hommes. J'aimais depuis long-temps Catherine. La première fois que je me hasardai à lui faire ce terrible aveu, j'appris de sa bouche qu'elle m'avait distingué parmi mes nombreux rivaux. Son père, qui avait repoussé des alliances plus riches et plus illustres que la mienne, accueillit ma demande avec bonté. Mes rivaux eux-mêmes, au lieu de me haïr pour le trésor que je leur enlevais, me complimentè-

rent sincèrement de ma victoire. Depuis ce jour la joie et la bienveillance me sourirent dans tous les yeux. Aucun obstacle n'entrava mes espérances, qui furent même dépassées. Onofrio! quand je pense à toutes ces choses, mon cœur se serre malgré moi, et j'ai peur que la fortune ne se lasse de me combler!

— Rêveries insensées! répondit Onofrio en secouant la tête. Le bonheur va sans se lasser aux gens heureux, comme les fleuves vont à la mer.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit le jeune patricien, j'ai compté sur cet avenir comme un saint homme sur le paradis! C'est que mon paradis c'est l'amour de Catherine, et si je le perdais, adieu la vie!

Catherine Corner arrêta ses yeux sur les yeux de Marco Venier, et dans ce regard si doux et si pur le jeune homme reprit toute sa sérénité.

— C'est librement que je me suis donnée à vous, dit la jeune fille. Ne lisez-vous pas dans mon cœur que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez, et que le jour de notre séparation serait celui de ma mort?

Marco Venier baisa de nouveau avec transport la main de sa fiancée. Un bruit de voix se fit entendre sous le balcon.

— C'est sans doute mon père qui revient du château ducal, reprit la jeune fille en courant joyeusement vers la fenêtre. Justement; le voici. Il rentre au palais; un

membre de la Seigneurie l'accompagne. C'est peut-être ce soir que nous serons présentés au Doge. Que je suis heureuse, Marco !

La porte s'ouvrit : Catherine s'élança dans les bras de son père.

Le vieux sénateur avait un air grave et préoccupé qui contrastait avec la joie de sa fille. Cette remarque ne put échapper à Marco ; il pâlit sans se rendre compte du trouble extrême qui venait tout à coup de le saisir.

— Le Conseil des Dix, demanda-t-il, s'est-il donc assemblé ce matin ?

— Oui, répondit sèchement le sénateur.

— Il est sans doute venu du Levant, continua Marco de plus en plus agité, des nouvelles importantes. Le Conseil les tiendra-t-il secrètes ?

— Il ne m'est pas permis de vous répondre, poursuivit le vieillard. Mais, Catherine, saluez donc votre oncle Andréa, dont la galère a jeté l'ancre cette nuit dans le port.

Catherine s'approcha d'Andréa, car c'était lui-même. La contenance froide et cérémonieuse du voyageur assombrit encore les pressentimens de Marco Venier.

— Et d'où venez-vous, mon oncle ? demanda vivement la jeune fille. Il y a si longtemps que nous ne vous avons vu. Vous arrivez bien à propos : j'espère que vous

m'apportez quelque joli présent des pays lointains que vous avez parcourus.

— Sans doute, repartit Andréa, et je compte, ma nièce, vous les offrir aujourd'hui même. J'aime à penser qu'ils seront de votre goût.

— N'en doutez pas, cher oncle. Si vous y consentez, nous allons les voir tout de suite avec mon mari, que vous aimerez bientôt, j'en suis sûre.

— Messer Marco Venier, interrompit Andréa en tirant de sa robe une lettre pliée, doit partir immédiatement pour la terre ferme avec cet ordre, dont le charge l'excellentissime Conseil.

— Partir ! s'écrièrent à la fois Marco et Catherine.

— Partir ! répéta la jeune fille; mais notre mariage est fixé à demain. Son Altesse le Doge ne l'ignore pas ; les membres du Conseil eux-mêmes ont promis à mon père d'assister à la fête qu'on prépare ici. N'est-il pas vrai, mon père ? Oh ! partir ! partir ! c'est impossible !

— Le Conseil des Dix le veut ainsi, ma fille, répondit le vieux patricien. Sans doute cette mission ne durera que quelques jours, sans doute...

— Ne dites pas ce que vous ne pensez point, murmura Marco Venier, dévoré par une sourde fureur. Le mensonge sied mal à votre barbe grise. Voyez, votre cœur se révolte contre vos paroles. Vous baissez les yeux comme un enfant honteux d'être pris

en faute. Dites-moi plutôt : « Marco ! je vous ai promis la main de ma fille ; j'ai allumé en vous un feu qui ne peut s'éteindre que dans votre sang. Comme un marchand juif du Ghetto, dites-moi : « Je vous ai donné ma parole ; j'ai appelé le Ciel et la terre en témoignage de ma sincérité, mais j'avais mal calculé l'affaire ; on m'offre un prix meilleur, je romps le marché ! » Alors je comprendrai, et n'ayant que mon bon droit pour me défendre, je dirai à mon tour : « Les sénateurs de Venise l'emportent vraiment en habileté sur les marchands impurs du Ghetto, car les Juifs n'ont pas songé encore à trafiquer de la sainteté du serment ! » Seigneur Andréa, je pars ; j'obéis, comme vous le voyez, aux ordres du Conseil des Dix. Peut-être nous reverrons-nous bientôt. Adieu, Catherine ! toi, du

moins, souviens-toi de ce que tu m'as juré.

— A toi toujours ! s'écria la jeune fille pendant que Marco descendait précipitamment l'escalier du palais Corner.

V

Onofrio avait suivi son ami hors du palais. Après avoir erré pendant quelque temps dans les petites rues étroites du quartier San-Luca, ils se trouvèrent enfin au beau milieu de la place Saint-Marc. Là ils s'arrêtèrent.

— Il faut nous quitter, dit le jeune homme à son compagnon; je vais remplir les ordres de la Seigneurie. Dieu seul sait si jamais nous nous reverrons, Onofrio. Il y a sous tout ceci un mystère que plus tard nous connaîtrons s'il plaît au Ciel : mais un pressentiment m'annonce qu'il sera fatal à quelqu'un. En mon absence , observez ce qui se passera. Protégez Catherine s'il était nécessaire; elle du moins me reste fidèle. Vous avez vu ses pleurs. Tout n'est pas désespéré ! Vous aurez de mes nouvelles. Adieu !

Onofrio, quand il eut perdu de vue son ami, s'avança tête baissée au milieu de la foule immense des patriciens qui encombraient les portiques du Broglio. Il fut distrait de ses réflexions par un masque dont

la main se posa familièrement sur son épaule.

— Onofrio, lui dit-on, te voilà donc rendu à la liberté, et en état désormais de faire à Venise de nouvelles dettes ! As-tu quelque rendez-vous de femme pour ce soir ? ou viendras-tu plutôt jeter quelques ducats sur lès tables de jeu du Ridotto ?

— Que t'importe ? répondit le gentilhomme en détachant de lui brusquement la main de l'importun questionneur.

— Cela m'importe plus que tu ne penses, répondit le masque d'un ton d'aigreur. Peut-être sais-je mieux que toi dans quel logis tu reposeras ce soir ?

Onofrio regarda de travers l'inconnu,

dont les yeux brillaient malicieusement travers les fentes de son masque.

— Serais-tu, par hasard, demanda-t-il, un des espions du Conseil des Dix ? Tu dois savoir alors que depuis long-temps je ne me mêle plus des affaires de l'État.

— Sans doute, car tu as appris dans les cachots de Saint-Marc à tenir ta langue en bride. Mais cette fois encore, as-tu payé toutes tes dettes en soldant les mémoires de tes créanciers ?

— Je ne te comprends pas, murmura Onofrio, qui pâlit à vue d'œil.

— Mets-y un peu de bonne volonté ; allons ! un petit effort de mémoire. Ne te souviens-tu pas d'avoir tué en duel, il y a

un an, sur le rempart de Vérone, un gentilhomme de terre-ferme, et de t'être, après ce coup, évadé furtivement pour éviter les poursuites de la famille du mort ?

— Ne me perdez pas, par pitié, qui que vous soyez, balbutia Onofrio.

— Tu as été dénoncé, reprit son interlocuteur. Le Conseil a rendu secrètement une sentence contre toi. Tu as eu tort de reparaître à Venise ; tu aurais dû savoir que la vigilance de la Seigneurie est un œil qui ne se ferme ni nuit ni jour. Ne cherche pas à fuir, car j'appelle, et vingt sbires sont là pour me prêter main forte.

— Voulez-vous donc me livrer aux bourreaux ? A votre aise, monsieur l'espion ; faites votre besogne.

— Or çà, l'ami, point d'insolence, répliqua le masque d'un ton sévère. Songez que vous parlez à un membre du Grand-Conseil. Je ne veux pas votre mort. A quoi me servirait-elle? Je prétends, au contraire, vous proposer un moyen de racheter votre tête. Un homme de votre sorte peut rendre à l'État certains services qui se paient au poids de l'or; et c'est de l'or qu'il vous faut. Suivez-moi sans peur au palais ducal. Si, comme je n'en doute pas, vous êtes d'une humeur docile, les choses s'arrangeront, et dans une heure vous serez libre.

Onofrio salua respectueusement le patricien masqué, et il le suivit en tremblant au palais.

VI

Pendant ce temps, Catherine Corner, demeurée seule avec son père et son oncle, écoutait en frémissant le récit des événemens qui s'étaient passés en Chypre pendant le séjour d'Andréa dans cette île. Au premier mot qui fut prononcé en faveur de

Jacques de Lusignan, qui demandait sa main, la courageuse jeune fille se leva et déclara que rien au monde ne la déciderait à manquer au serment qu'elle avait fait à Marco. Son père l'obligea de reprendre sa place et d'écouter jusqu'au bout les ordres que son oncle venait lui intimer au nom de l'excellentissime Conseil des Dix.

Avec l'aide du soudan d'Égypte, le prince Jacques avait chassé du royaume de son père la princesse Charlotte, qui s'était réfugiée dans l'île de Rhodes. C'était un trône que lui offrait aujourd'hui le fils du roi Jean III, et la sérénissime république, agréant l'offre du souverain, lui accordait en mariage Catherine Corner, qu'elle adoptait pour sa fille en lui constituant une dot de cent mille ducats.

— Toute résistance est inutile, ma nièce, poursuivit Andréa, quand la volonté du Conseil s'est exprimée. Vos larmes, vos plaintes ne peuvent balancer les intérêts de la république. Vous céderez, vous dis-je, si ce n'est à nos prières, à la force du moins.

— A la force! répéta Catherine; à la force! La puissante république de Venise emploiera donc ses vaisseaux et ses armées pour contraindre une jeune fille à épouser un homme dont elle ne veut pas! Le drapeau de Saint-Marc sera déployé au vent pour ce bel exploit! On fera le siége de ce palais paisible, et on inscrira dans les annales vénitiennes ce fait glorieux de vos armes! Ce sera noble et grand, messer Andréa Corner, et votre nom figurera di-

gnement parmi les noms de ces triomphateurs!

Le père de Catherine, voyant l'inutilité des efforts que faisait Andréa pour amener la jeune fille à ses vues, prit la parole à son tour, et tenta d'obtenir par la pitié ce qui avait échappé à la violence.

— Ma fille, lui dit-il, plus notre rang est élevé, plus il nous impose de devoirs. Regarde autour de toi les portraits de ces illustres patriciens, qui composent la lignée de nos ancêtres. Pas un d'entre eux qui n'ait immolé son repos et son bonheur pour le salut de son pays. Celui-ci est tombé sous le fer des Génois ; celui-là, loin de son palais et de ses enfans, a trouvé son tombeau dans la mer; cet autre a consumé sa vie dans les veilles; Doges, Cardinaux, Pro-

curateurs, tous ceux de notre sang ont payé leur tribut à Venise. Aussi cette maison de Corner, qui remonte aux temps antiques de la république romaine, est-elle inscrite à la première page du livre d'Or ! Catherine, tu dois payer aussi ta dette. Il importe à la sécurité de l'État que le royaume du Chypre ne tombe pas aux mains de nos ennemis. L'héritier de la couronne de Lusignan demande à partager son trône avec toi. La république t'adopte pour sa fille. Tu ne peux refuser ses dons, non plus que braver sa colère. Tu ne peux appeler sur ton père et sur ta race la malédiction des temps à venir.

— Mon père ! s'écria Catherine qui tomba tout en pleurs dans les bras du vieillard, vous exigez de moi plus que je ne puis !

— Prends courage, répondit le vieux patricien. Lorsque ton frère Piétro s'arracha aux embrassemens de Firenze Crespi, duchesse de Nixia, ta mère, pour aller chercher sous le sabre des Turcs une mort prématurée, il partit joyeux et fier. Aujourd'hui encore les pères de Venise se découvrent en montrant du doigt son tombeau, et ils offrent sa résignation et son courage en exemple à leurs enfans.

Catherine, en écoutant ces paroles, devint pensive. On vit les larmes s'arrêter au bord de ses paupières. Elle releva fièrement la tête, et pressant la main de son père dans les siennes :

— Je ne vous déshonorerai pas, dit-elle, vous serez satisfait. Je n'épouserai pas Marco Venier. Je ne vous rappellerai plus

que j'avais votre parole et que vous me l'avez retirée violemment. Non, mon père, et vous, mon oncle, vous n'aurez pas à rougir devant la Seigneurie de Venise. Je vais écrire à Marco ; il saura, je l'espère, apprécier ma résolution. Je vous demande cette nuit encore, cette nuit pour recueillir les dernières pensées de mon ame, cette nuit pour pleurer ! car je suis femme ; et demain, demain, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Demain, mon père, votre fille sera morte comme son frère Piétro.

Le sénateur Corner recula d'épouvante à l'aspect de cette jeune fille, dont la contenance égarée semblait présager quelque catastrophe. Il craignit d'avoir passé le but qu'il s'était proposé. Peut-être en ce moment l'implacable sévérité de l'homme d'É-

tat aurait-elle disparu chez lui devant le sentiment paternel, si Andréa ne lui était venu en aide avec sa froide et désespérante logique.

— Vous voulez mourir, ma nièce, fort bien, dit-il. Vous gardez ainsi la foi jurée à votre amant, qui ne manquera pas, pour vous récompenser, de se prendre aux doux yeux d'une autre maîtresse après vous avoir convenablement pleurée, si toutefois il est assez habile pour échapper aux recherches de la Seigneurie. Mais comme il ne peut mettre le pied hors du territoire de la république, vous morte par sa faute, qu'arrive-t-il? On le prend, on le garrotte, on lui donne pour demeure éternelle les puits de Saint-Marc, où il a le temps de maudire à son aise votre fatal et trop fidèle

amour. Chacune des souffrances qu'il endure se mêle à une imprécation contre vous, et il meurt enfin de cette horrible mort que vous lui avez préparée. Ne pensez-vous pas, Catherine, que c'est là un beau destin?

— Oh! laissez-moi! par pitié, laissez-moi! c'est le démon qui parle par votre bouche. Quoi! c'est donc cette vengeance infâme que vous lui réservez! le cachot! des supplices! des tortures! lui si noble et si beau! lui si généreux! une telle trahison pour lui!

— Tout cela sera votre ouvrage, répondit Andréa sans se déconcerter. Un mot de vous le perd ou le sauve! vous avez jusqu'à demain pour y songer.

VII

A L'HEURE où tout dormait dans Venise, excepté les galans, les jaloux, et les espions de la Seigneurie, deux hommes masqués se rencontrèrent sur la plage déserte du Lido. Ils s'abordèrent mystérieusement, et, après avoir échangé quelques mots à voix

basse, l'un des deux invita l'autre à le suivre. Ils entrèrent dans une gondole qui ne tarda pas à voguer sur la lagune.

— Quelle imprudence, dit l'un des deux hommes; savez-vous bien que vous jouez votre tête?

— Que m'importe, fit l'autre avec un geste de dédain. Demain seulement le procurateur qui commande à Padoue pourra s'apercevoir de mon absence, et demain, que je réussisse ou que j'échoue, tout sera fini pour moi.

— Il en est temps encore, reprit d'une voix émue celui qui avait parlé le premier, renoncez à cette périlleuse folie. Retournez en terre ferme, je vous en conjure.

Demain il sera trop tard pour regretter ce que vous aurez fait.

— Abandonnez-moi seul à mon sort, ou pas un mot de plus sur ce sujet, répliqua sèchement l'homme masqué. Il n'est que trop vrai, n'est-ce pas ? qu'un édit du Conseil a décidé le mariage de Catherine avec le roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Il n'est que trop vrai, hélas! que son père consent à cette injure qu'on me fait, et Catherine elle-même... Non! non! je ne puis croire qu'au mépris d'un amour si solennellement juré!... pourtant la nouvelle est assez publique. Catherine a signé, dit-on, ce témoignage de sa perfidie et de ma honte. Onofrio, ayez pitié de moi. Répétez-moi ce que vous savez, ce que vous avez vu, que je sache à quel point je suis à plaindre!

— A quoi bon renouveler vos douleurs, cher Marco? répondit l'autre passager de la gondole; vous savez tout. Catherine s'est enfin rendue aux prières de sa famille, aux ordres du Conseil. Elle accepte, quoique à regret, la couronne qu'on met à ses pieds. Hier, elle a traversé la ville dans une gondole magnifique, vêtue comme une reine et accompagnée d'une députation des membres du sénat en robes de cérémonie. Elle a débarqué au traghetto du palais ducal, au milieu d'une affluence de peuple qui ramassait, en criant : Vive la reine ! les pièces d'or que les gens de la Seigneurie jetaient sur son passage. Son Altesse le Doge est venu recevoir la nouvelle souveraine au pied de l'escalier des Géans, et le soir elle est retournée au palais de son père, escortée de nouveau par les patriciens

et les officiers du Doge, au son des instrumens et à la lumière des flambeaux.

— Fort bien, continua Marco Venier, et n'avez-vous pas remarqué, Onofrio, si, pendant ce trajet, son visage était pâle; si ses traits portaient l'empreinte de quelque peine secrète, de quelque remords?

— Je n'ai rien vu de semblable, Marco. L'éclat de sa parure rehaussait encore sa beauté naturelle et la grace parfaite de son maintien.

— Il n'est donc plus d'espoir, plus de doute possible! reprit Marco Venier avec un profond abattement. Pas même la consolation de penser qu'elle ait obéi à la contrainte! Oh! c'est affreux! N'importe! je veux la voir. Je veux apprendre de sa bou-

che que son amour pour moi n'était qu'un jeu de coquetterie, qu'une déception, qu'un piége tendu à ma bonne foi. Après cela, je serai content, Onofrio.

—Par quel moyen, Marco, espérez-vous parvenir auprès de Catherine?

— Je lui ai fait tenir secrètement un billet. Je sais qu'elle l'a reçu. Je lui demande pour cette nuit un rendez-vous à son balcon. Monté sur le faîte de ma gondole, j'entendrai sa réponse, et je partirai.

Onofrio poussa un soupir, et saisissant la main de son ami :

— Pour la dernière fois, dit-il d'une voix tremblante, je vous conjure de ne point vous hasarder ainsi. Vous courez à une perte certaine, Marco! c'est fait de vous si

vous persistez. Songez qu'un projet ne se forme pas à Venise dans la pensée d'un homme sans qu'au même instant la police du Conseil, comme un miroir fidèle, ne le reflète devant les yeux des inquisiteurs d'État. A cette heure, Marco, soyez-en assuré, vous êtes dénoncé, vous êtes suivi. Un œil s'attache dans l'ombre à la trace de vos pas; un bras est levé sur votre tête. Ah! vous ne savez pas tout ce que peut le Conseil des Dix : amour, amitié, honneur, il brise tout! Je vous dis cela, Marco; dans peu d'instans, moi-même peut-être je n'oserai pas vous le répéter. Vous avez déjà un pied dans le tombeau; un pas de plus et vous disparaissez pour toujours.

Marco Venier ne répondit pas un mot. Bientôt la gondole s'arrêta; elle était arrivée devant le palais Corner.

Une femme se pencha sur le balcon du palais, et l'on entendit un gémissement étouffé sortir de sa poitrine. A la clarté de la lune, le jeune homme reconnut Catherine.

C'était elle en effet qui venait au rendez-vous de Marco.

Hélas! son amant, qui l'accusait, ignorait à quelles tortures on l'avait soumise pour l'amener à le tromper ainsi. Il ignorait que c'était pour sauver sa vie menacée que sa maîtresse avait consenti à renoncer à lui, et qu'elle s'était dévouée en victime à cette hymen étranger qui lui faisait horreur.

Catherine, en acceptant l'entrevue nocturne de Marco, espérait se disculper

aux yeux de celui qu'elle sauvait; mais de quelque mystère qu'elle eût enveloppé sa démarche, elle n'avait pu tromper cependant la vigilance du Conseil des Dix.

Tandis qu'enfermée dans sa chambre, au milieu de l'obscurité et du silence, elle attendait, le cœur plein d'anxiété, l'heure fixée par la lettre de Marco, une voix se fit entendre dans son appartement, où elle se croyait seule, et prononça ces paroles qui la glacèrent d'épouvante :

— L'épée de Saint-Marc est levée sur Marco Venier. Si la reine de Chypre enfreint par un seul mot la défense que lui a faite le Conseil d'encourager les folles prétentions de ce jeune homme, il tombe mort à ses pieds.

Catherine recula d'horreur vers l'autre extrémité de la chambre.

Une seconde voix, grave et solennelle comme la première, dit ces mots à son oreille :

— La reine de Chypre doit paraître à son balcon et répéter à l'homme qui va venir que c'est de son libre aveu qu'elle accepte la main de Jacques de Lusignan, ou Marco Venier est livré sur l'heure aux bourreaux.

Catherine, saisie de terreur, ne répondit pas et sonda vainement de son regard les profondeurs des ténèbres qui l'entouraient. Elle n'y put distinguer aucune forme. Elle prêta l'oreille et crut entendre un léger bruit derrière la tapisserie de son alcove. Elle y courut et souleva la draperie

qui céda sans peine à ses efforts. Quel spectacle!

Une porte secrète pratiquée dans l'épaisseur du mur avait été ouverte et laissait voir l'intérieur d'une chambre voisine éclairée de flambeaux. Quatre hommes d'un aspect terrible, et les bras nus, étaient là, immobiles comme des statues. Appuyés sur des haches étincelantes, ils semblaient attendre un signal.

Derrière eux se tenait debout un patricien, le chaperon en tête et le poignard à la ceinture. Catherine reconnut son oncle Andréa, qui, le regard fixé sur elle et le doigt posé sur la bouche, lui donnait à entendre que le moindre cri, la moindre hésitation allait coûter la vie à son amant.

Elle laissa retomber la tapisserie, et au même instant elle sentit un bras vigourenx la saisir et la pousser doucement vers la fenêtre ouverte.

Comme elle mettait le pied sur le balcon, la gondole de Marco Venier s'arrêtait au seuil du palais.

Le jeune homme se débarrassa de son manteau et monta sur la partie supérieure de sa gondole. Son front touchait ainsi le balcon où, pâle et tremblante, la reine de Chypre était accoudée.

— M'a-t-on dit vrai, balbutia Marco d'une voix frémissante : est-ce librement et sans contrainte que vous renoncez à moi ? Répondez, Catherine.

— Oui, répéta la jeune fille, qui pensa

défaillir en prononçant ces mots cruels, librement et sans contrainte!

Marco cacha son visage dans ses mains et demeura quelques minutes sans pouvoir recouvrer la voix. Il releva enfin la tête et regardant Catherine au visage :

— J'avais besoin, dit-il, d'entendre votre bouche me confirmer cette nouvelle. A présent, je me retire satisfait. Adieu, Venise! adieu, Catherine! aussi ingrates, aussi perfides l'une que l'autre! je vous arrache de mon souvenir. Reine de Chypre! montrez-vous digne de la mère qui vous adopte. Partez; allez régner. Faites-vous un jeu des choses les plus saintes, et puissent les enfans que vous mettrez au jour vous ressembler pour votre malheur!

La gondole s'éloigna.

Andréa Corner reçut dans ses bras sa nièce, qui venait de perdre connaissance.

Onofrio, la main appuyée sur l'épaule de Marco Venier, fit un signe mystérieux de respect et d'obéissance au sénateur, dont le chaperon de soie rouge brillait au reflet de la lune entre les balustres de marbre du balcon.

VIII

Trois ans s'étaient écoulés depuis le mariage du roi Jacques avec la fille du patricien Corner. Venise continuait d'asseoir ténébreusement les bases de sa domination prochaine sur l'île de Chypre,

en dépit des inutiles efforts de la princesse Charlotte, qui se voyait réduite, en son abandon, à vendre ses joyaux et les reliques de son trésor pour subsister dans un coin des possessions du grand-maître de Rhodes.

Catherine, violemment arrachée à sa ville natale et à tout ce qu'elle aimait, subissait sa triste grandeur avec une résignation angélique et sans dévoiler à aucun regard l'amertume de son existence. Dès les premiers jours de son arrivée en Chypre, au milieu des plaisirs et des fêtes somptueuses dont l'amour de son mari se plaisait à l'environner, son esprit revolait sans cesse à ce noir palais aux massifs écussons de pierre sculptés, dont le Canalazzo reflétait la silencieuse façade. La

reine, comme une ombre errante, se laissait emporter sur les ailes de l'imagination et du souvenir vers ces murs qui avaient abrité la folle joie et les tendres espoirs de la jeune fille. Jusque dans son sommeil, jadis si pur et si calme, elle voyait se pencher sur elle, avec un sourire de dédain sur les lèvres, la figure pâle et pleurante de Marco, de Marco mort peut-être en l'accusant! Cette idée était un poignard dans le cœur de Catherine.

La république, en marâtre intéressée, qui sait d'avance combien lui rapportera sa tendresse, avait fêté magnifiquement les fiançailles de sa fille adoptive. Le Doge lui-même, suivi de ses conseillers et d'une députation du sénat, était venu la chercher au palais de son père et lui avait présenté

la main droite pour la conduire sur *le Bucentaure.*

Du Lido, une galère l'avait transportée à Famagouste, l'une des principales villes de son nouvean royaume, où d'autres fêtes non moins fastueuses l'attendaient.

Les habitans de cette île, autrefois célèbre par ses temples d'Amathonte et de Paphos, publiaient à l'envi que le temps de Vénus était revenu. Le roi Jacques, ivre d'amour, avait comblé d'honneurs et de richesses les oncles de sa femme, Bembo et Andréa Corner, qui vivaient dans son intimité. Ces hommes ambitieux n'avaient pas tardé, forts de l'indulgence du roi, à rendre odieux au peuple ce pouvoir dont ils faisaient le plus scandaleux abus. La

reine elle-même, accoutumée à souffrir de leur tyrannie, osait à peine se plaindre, car elle redoutait leur vengeance; et, au fond du cœur, quoique les preuves lui manquassent, elle soupçonnait vaguement ses oncles de n'avoir pas été étrangers à la mort du seul fils qu'elle eût donné au roi son mari, et qui était passé presque au même instant de la terre au ciel.

Depuis cette cruelle perte, le roi Jacques demeurait absorbé dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Son corps et son esprit dépérissaient chaque jour. Le bel et fougueux archevêque, qui naguère étonnait les habitans de Nicosie par les graces de sa personne et par la vivacité de son humeur, était devenu un vieillard morose au regard terne et fiévreux.

Sans qu'on pût en deviner la cause, sa taille se courbait, ses cheveux se détachaient de sa tête. Au palais on donnait pour cause à ce changement le chagrin ; parmi le peuple on l'attribuait au poison.

Un jour, le roi, plus souffrant que de coutume, était enfermé dans ses appartemens. Andréa Corner et Bembo, montés sur des mules richement caparaçonnées et suivis d'une foule de valets, traversèrent la ville de Nicosie et s'arrêtèrent devant la maison du Bayle de Venise. Ils entrèrent, et, selon leur coutume, ils eurent avec cet ambassadeur un secret entretien, duquel le peuple conclut que le mal du souverain empirait. Jacques, qui n'avait pour toute compagnie qu'un médecin de Venise (car Andréa et Bembo éloignaient en son nom la reine

leur nièce de l'appartement de son mari), Jacques se souleva sur les coussins de son fauteuil, et, en agitant sa main, parce qu'il ne pouvait élever la voix sans douleur, il appela le médecin vers lui.

Celui-ci s'empressa de verser dans une coupe quelques gouttes d'un élixir qu'il avait coutume d'offrir au royal malade, pour rappeler ses forces engourdies.

— Non! non! fit le roi en repoussant avec humeur le vase qu'on lui présentait. Assez pour aujourd'hui! Un froid glacial court dans mes veines. Il semble qu'une main de fer s'appuie sur ma tête et me déchire les entrailles.

— Buvez, répliqua le médecin en approchant de nouveau la coupe, que le roi

éloigna avec un geste de terreur. Buvez, Sire, ou sinon je ne réponds plus de la guérison que je vous ai promise.

— Vous êtes un savant docteur, reprit le roi en jetant un coup d'œil de défiance du côté de son médecin. Je sais gré à la république de Venise, ma mère bien-aimée, de vous avoir envoyé à ma cour. Si je reviens de mon mal, je compte lui en témoigner, ainsi qu'à vous, ma reconnaissance.

— Sire, je vous le répète, je réponds de vous si vous suivez mes conseils.

— Vous pensez donc, vous aussi, que je suis en voie de guérison ?

— Oui, Sire, et ce breuvage salutaire que j'ai composé exprès pour vous....

— C'est singulier, interrompit le roi moribond, je ne me trouve pas aussi bien que vous le dites. La vertu de cet élixir est donc bien puissante ?

— Une seule goutte épanchée sur la bouche d'un homme près d'expirer suffirait pour suspendre en lui la décomposition de la mort.

— En vérité, dit le roi, j'admire humblement votre science. Venise est la reine du monde et nous sommes de pauvres barbares. Venise a soumis la nature elle-même à ses lois; la vie et la mort lui obéissent; Venise est aussi habile à composer les élixirs que les poisons.

La médecin pâlit à ces mots que Jacques prononça d'une voix ferme en le pour-

suivant d'un regard où se lisait à la fois l'inquiétude et la colère.

— Vrai Dieu! continua le roi, qui se dressa sur son fauteuil comme un spectre sur la pierre de son tombeau, je me sens ému d'une soudaine amitié pour vous. Il me vient une idée bizarre, folle, un caprice de malade; je veux que cet élixir bienfaisant vous profite aussi bien qu'à moi. Je veux que chaque jour nous le buvions ensemble. Qu'en dites-vous, savant médecin de Venise? Voyons, sur l'heure même, prenez cette coupe et videz-la devant moi

Le médecin fit trois pas en arrière. Le roi saisit le vase, et d'une main décharnée et tremblante il s'accrocha à la longue robe

du docteur, qui recula jusqu'au mur en donnant les signes du plus violent effroi.

— Buvez, dit Jacques d'une voix séche et stridente. Buvez, je le veux!

— Sire, je ne le puis!

— Ainsi donc, s'écria le roi, qui brisa la coupe en la jetant à ses pieds, vous avez peur de votre ouvrage! Vous savez ce que peut votre volonté, et le déplorable état où vous m'avez réduit vous annonce que votre terrible science a porté ses fruits. Je suis empoisonné par vous! Holà! mes gardes à moi! Une épée! une épée! pour punir cet infâme! A moi! à moi! répéta le malheureux roi, qui dans cette lutte inégale tomba épuisé, la bouche tordue et le corps agité d'une effrayante convulsion.

Les officiers de garde accoururent à la voix de leur maître, qu'ils trouvèrent étendu sans voix sur les dalles de sa chambre.

— Le roi vient d'éprouver une crise salutaire, dit froidement le médecin, qui franchit au plus vite le seuil de l'appartement. Qu'on le reporte sur son lit, et que l'on cherche à lui faire boire, pendant sa léthargie momentanée, un peu de l'élixir que voici : il en éprouvera bientôt un soulagement certain.

La reine était seule au chevet de Jacques de Lusignan, quand celui-ci s'éveilla. Les yeux vacillans du malade brillèrent d'un court éclair de joie en rencontrant les yeux de Catherine, ainsi qu'une fleur brisée par la tempête retrouve un

instant ses vives couleurs sous un rayon du soleil ; mais bientôt le visage du roi reprit son expression de désespoir, et l'on entendit ces mots sortir de ses lèvres contractées.

— Je meurs par le poison !

La reine se leva précipitamment et s'approcha du malade ; elle crut lire dans ses traits bouleversés que cette exclamation lui était arrachée par la souffrance et le délire. Elle laissa donc retomber doucement sa tête, et elle se prit à pleurer.

— Je meurs empoisonné, vous dis-je ! répéta Jacques en se frappant le front. Vous aussi, vous voulez donc ma mort ? consolez-vous, elle vient !

Les sanglots de la reine émurent vive-

ment le roi, qui saisit la main de sa femme et la pressa entre ses mains défaillantes.

— Pardonnez-moi, Catherine, lui dit-il; oh! je suis bien ingrat! Pardonnez-moi! Vous si douce et si bonne, vous qui m'avez tant aimé!

Ce mot d'amour, prononcé à un pareil instant, fit tressaillir la reine comme une accusation, et réveilla le souvenir d'une passion que n'avaient éteinte ni les combats de la vertu, ni les prières, ni les larmes. O mon Dieu! même à son heure suprême il fallait donc tromper encore cet homme si généreux, et par pitié ne pas lui ravir cette illusion si douce dans laquelle il s'endormait!

— Pardonnez-moi, Catherine, répéta Jacques de Lusignan, j'ai proféré un blas-

phême; mais vos oncles, Catherine, mais vos oncles sont des traîtres! Ce misérable médecin qu'ils avaient aposté près de moi pour épancher ma vie goutte à goutte, celui-là n'était que l'arme perfide dont leurs mains se servaient; mais cette infâme agonie que j'endure, ce sont eux qui me l'ont faite!

— Quoi, Sire, s'écria la reine, vous pensez qu'ils auraient eu l'audace......

— Je suis empoisonné, te dis-je! Ce mal qui me consume, Catherine, cette fièvre lente qui m'emporte chaque jour une partie du faible reste de vie qu'ils m'ont laissé, c'est le poison. Le poison de Venise! ne le reconnais-tu pas? Cette maigreur qui me couvre, ces cheveux qui tombent d'eux-mêmes, ces dents qui se brisent, ces yeux

qui s'éteignent, c'est le poison! Insensé que je suis! prisonnier dans mon palais, roi sans pouvoir, meuble inutile sur lequel ils ont placé une couronne qu'un autre doit ceindre quand le temps sera venu, mes ordres ne sont pas écoutés même de mes serviteurs qui s'en vont disant, quand je leur tends les bras pour qu'ils me sauvent : C'est le délire qui parle! c'est la folie qui habite le cerveau de notre roi!

— Ne vous trompez-vous point? poursuivit la reine. Quelques motifs que j'aie moi-même de soupçonner la fidélité de mes oncles, puis-je croire à tant de cruauté? Quel serait leur but? leur espérance?

— O mon père! s'écria l'infortuné souverain, en élevant vers le ciel ses bras décharnés ; mon père, tu me l'avais bien dit!

Venise te venge! Venise a la main sur sa proie! Venise est la malédiction du père descendue sur l'enfant!

— Achevez, Sire, reprit la reine, et dites: Maudit soit le jour où le portrait de Catherine Corner mit dans mon cœur cette passion funeste qui devait me livrer à mes ennemis! Ah! Sire, je comprends aujourd'hui leur tendre sollicitude pour mon avenir, ces honneurs, ces attentions dont ils m'entouraient pour me faire servir aux projets de leur ambition. Le masque est tombé; je les vois tels qu'ils sont; je pleure mon aveuglement et la trop longue indulgence qui vous a réduit à n'être que leur esclave. Il en est temps encore, Sire, donnez des ordres; qu'ils soient saisis par vos gardes et jugés selon leurs mérites.

Le roi arrêta Catherine d'un geste de profond désespoir.

—Il est trop tard, murmura-t-il. Ils sont plus maîtres que moi dans Nicosie. En leur donnant les premières fonctions de l'État, j'ai moi-même fabriqué le joug que je porte.

— Sire, montrez-vous au peuple.

— Le peuple, reprit le moribond, le peuple, dira, si je les accuse : Ne voyez-vous pas que notre roi est fou? Regardez-le. Quel est ce spectre qui sort de sa tombe? c'est l'ombre de Jacques de Lusignan, répondra-t-on. Faisons célébrer une messe à Sainte-Sophie pour le repos de son ame.

— Mais vos soldats, Sire!.....

— Ignorez-vous, Catherine, que toutes les issues de mon palais sont bloquées; que

j'ai une garde vénitienne qui veille nuit et jour au seuil de cette chambre, d'où je ne puis sortir sans un ordre de mes tuteurs.

— Eh bien, moi, j'irai trouver l'armée, et le peuple et le sénat, interrompit la reine. Je leur dirai : Venez sauver votre souverain !

— N'en faites rien, balbutia Jacques en baissant la voix. Prenez garde qu'on ne vous entende parler ainsi, car vous seriez perdue. Réservez vos efforts et votre courage, Catherine, pour le moment où je ne serai plus. Alors, allez trouver le peuple de Nicosie, qui vous aime pour le bien que vous n'avez cessé de lui faire, et contez-lui ma déplorable fin. Déployez devant ses yeux mon testament que voici, et qui l'appelle aux armes pour soutenir les droits que je

vous transmets. Que vos oncles alors recueillent le fruit de leur ingratitude et de leur trahison. Mais, je vous le répète, attendez ma mort, plus prochaine qu'ils ne le pensent eux-mêmes. D'ici là, cherchez, parmi nos amis les plus sûrs, un homme dévoué qui se charge de faire justice en votre nom. Choisissez-le bien, toutefois, car ma couronne vous échappe s'il vous trahit.

— J'entends un bruit de pas dans la galerie voisine, dit la reine.

— Silence! répondit Jacques. Ce sont vos oncles peut-être qui viennent savoir combien de jours encore je leur puis faire attendre ma succession.

Le roi ferma les yeux et parut dormir. La porte s'ouvrit.

Le grand-sénéchal du palais se présenta sur le seuil de la porte et demanda la permission de parler à la reine. Catherine lui fit signe qu'il pouvait entrer.

— Madame, dit le grand-sénéchal, vos oncles sont partis pour Famagouste, où une galère est arrivée cette nuit avec des lettres pour le Bayle. Cette galère a conduit dans notre île un ambassadeur du grand-maître de Rhodes, chargé par la prncesse Charlotte, votre belle-sœur, de vous remettre une nouvelle protestation contre ce qu'elle appelle l'usurpation de votre auguste époux ; — Dieu veuille conserver ses jours !

— Vous savez, répliqua la reine, que plusieurs lettres semblables sont déjà restées sans réponse.

— Ainsi, madame, Votre Altesse ne

recevra ni la missive ni l'ambassadeur ?

— Non, monsieur le grand-sénéchal.

— J'avais déjà prévenu le chevalier de Saint-Jean, porteur de ce message, qu'il ne serait point reçu. Il a répondu, Madame, qu'il s'attendait à votre refus. Mais, avant de repartir, il m'a chargé de vous assurer de ses respects et de vous dire qu'il est comme vous de Venise et qu'il s'appelle Marco Venier.

A ce nom le visage de la reine se couvrit d'une extrême pâleur; ses lèvres tremblèrent sans pouvoir proférer une parole. Elle sembla près de défaillir. Le grand-sénéchal attribuant cette crise au chagrin que la reine ressentait de la maladie de son époux, voulut sortir pour appeler les dames d'honneur. Catherine le retint.

— Monsieur le grand-sénéchal, dit-elle en revenant à elle tout à coup, qu'on amène devant moi le chevalier de Saint-Jean que m'envoie la princesse Charlotte; Je le recevrai aujourd'hui même. Telle est ma volonté.

IX

Le peuple a suivi jusqu'aux portes du château royal de Nicosie deux gentils-hommes étrangers venus de Famagouste sans suite et sans escorte. L'un deux est vêtu d'un costume élégant et fastueux qui indique son origine italienne; l'autre est

enveloppé dans le *manteau à bec,* qui distingue l'ordre militaire des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En attendant l'audience de la reine, les deux étrangers sont introduits dans l'une des salles du palais.

—Je vais donc la voir! dit le chevalier de Rhodes à son compagnon. Je ne me flattais pas de cette faveur insigne, quoique je n'aie brigué l'honneur de ce voyage que pour satisfaire un désir bien triste, celui de contempler une femme que j'ai tant aimée!

— Vrai Dieu! mon cher Marco, répondit l'interlocuteur du chevalier, vous voilà revenu aux beaux jours de votre adolescence, et cette passion que vous croyez éteinte pourrait bien se réveiller tout à coup et vous rendre vos vingt ans.

— Ne craignez rien pour moi, Onofrio. Trois années de guerres et d'aventures si diverses ont bien changé votre ami. Ce n'est plus le jeune et brillant patricien du Broglio qui vous parle. Venise et les promenades en gondole, les mascarades amoureuses, les sérénades au clair de lune, les nuits de jeu au ridotto et les soupirs sous les balcons des belles dames voilées, tout cela ne vit plus pour moi que dans un lointain souvenir. Le jour où, plein de désespoir, je quittai ma patrie et ma famille pour aller demander à la religion et à la gloire un baume qui cicatrisât mes blessures, j'avais dit déjà un éternel adieu à toutes ces vanités de la terre. Je resterai fidèle aux vœux que j'ai prononcés. Je me sens fort et sans peur, Onofrio, ici comme sur la brèche de Négrepont, où je bravai

la fureur des ennemis de la chrétienté; vous ne l'ignorez pas.

— Marco, prenez-y garde! reprit le gentilhomme au pourpoint de velours, le manteau de profès, orné de la croix à huit pointes, ne garantit pas mieux de l'amour que du sabre des infidèles. Malgré votre courage et votre audace, souvenez-vous que l'assaut de Négrepont vit couler votre sang; rappelez-vous le serment que vous avez fait sur les marches de l'autel à Dieu tout-puissant, à la glorieuse vierge Marie, à monsieur saint Jean-Baptiste (moyennant sa grace) de vivre sans fortune et de garder chasteté, ainsi qu'il convient à tout bon religieux catholique.

— Inutile de me le redire, Onofrio, répliqua le chevalier de Saint-Jean. Ma

mission terminée, je repars, et vous jugerez alors si j'ai eu raison de vous parler ainsi. Quand vous me soupçonneriez d'ailleurs d'une pensée coupable, la reine de Chypre se montrerait-elle pour moi moins inclémente que ne le fut Catherine Corner ? Non : tout est fini, éteint, dispersé par l'orage de la vie, dans mon cœur comme dans le sien ! Je la verrai, non pas sans émotion, mais sans regrets. Elle me regardera sans me distinguer peut-être que par mon nom resté dans un pli de sa mémoire, et qui lui arrachera tout au plus un souvenir d'indifférence, croyez-le bien.

— Pour votre bonheur et pour mon repos, poursuivit Onofrio, qui serra la main de son ami d'un air pensif; quittez Nicosie et l'île de Chypre aussitôt que vous aurez une réponse à la mission du

grand-maître. Votre présence en cette ville n'est pas bien vue du Bayle, je vous en préviens entre nous. La république prend facilement ombrage : ne vous exposez pas à ses jalousies dangereuses.

— Je sais de quels excès elle est capable, répondit Marco Venier, et, quoique loin de la sphère où s'étend sa terreur inquisitoriale, je ne me regarde pas comme hors de son atteinte. Vous-même, Onofrio, vous souvenez-vous de ce jour où vous fûtes arrêté en pleine place St-Marc par un sénateur masqué, et conduit au palais ducal où tout Venise vous croyait bien enseveli pour jamais, pauvre Onofrio ! une grace du Ciel vous en tira, je ne sais comment. Vous ne m'avez point conté cette histoire......

— Ne me questionnez jamais sur cette aventure, Marco, si vous êtes mon ami, interrompit Onofrio qui devint tout tremblant à cette simple demande. Une fois pour toutes, ne prononcez jamais devant moi le nom des inquisiteurs d'État. Silence! il est de ces mots qui entr'ouvrent des abîmes! Ici, comme sous les arcades de la Piazzetta, il est des bouches de marbre où la délation tombe en silence et tue plus rapidement que le poison.

Onofrio promenait autour de lui des regards effarés dont l'expression étrange porta le trouble dans l'ame de Marco. L'arrivée du grand-sénéchal interrompit ce singulier entretien. Marco fut conduit à l'audience de la reine.

L'entrevue de Catherine et de l'ambas-

sadeur de Rhodes, sous les yeux du grand-sénéchal du palais, ressembla en tout point aux autres cérémonies de cette espèce. Elle fut froide et inutile, du moins quant aux discours qu'elle provoqua. Mais sous cette froideur apparente, sous ce voile épais que les yeux vulgaires ne pouvaient traverser, l'ame de Catherine et celle de Marco se comprirent : Catherine reconnut que la passion de son amant n'avait rien perdu par l'absence ; Marco devina que la reine avait une preuve éclatante de dévouement à lui demander.

Lorsque l'audience prit fin, la reine de Chypre se leva de son fauteuil, et, faisant un pas vers le chevalier de Saint-Jean :

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle en lui tendant un papier, voici la réponse

dont je vous charge pour la princesse Charlotte de Lusignan.

Marco s'inclina et sortit.

Il eut à peine franchi le seuil de l'appartement de la reine, qu'il fit voler en éclats l'enveloppe de la lettre qu'il venait de recevoir.

— Pour moi ! s'écria-t-il en lisant son nom écrit à la première ligne par une main bien connue. Puissances du ciel ! Pour moi ! c'est bien à moi qu'elle écrit !

Il couvrit de baisers ce papier chéri auquel l'illusion la plus exagérée de son amour n'aurait jamais osé prétendre, et, les paupières gonflées de douces larmes, la poitrine pleine de sanglots, il demeura quelque temps interdit, frémissant, incapable

de lire ce billet que le trouble profond de son ame faisait vaciller comme une flamme devant ses yeux. Pourtant il y parvint; puis tout à coup, parcourant à grands pas les salles du palais, il s'élança comme un insensé sur la place publique, qu'il traversa rapidement pour aller s'enfoncer dans les rues étroites et populeuses de Nicosie.

Tandis que ces choses se passaient, les oncles de la reine, qui avaient appris sur le chemin de Famagouste le débarquement et le départ pour Nicosie de l'ambassadeur de Rhodes et du gentilhomme vénitien qui l'accompagnait, étaient revenus sur leurs pas. Après avoir conféré quelques instans avec le Bayle, on les avait vus retourner en hâte au palais, et, sous le prétexte d'une promenade nécessaire à sa santé, ils avaient

contraint le roi Jacques de monter à cheval et de se rendre avec eux, entouré d'une compagnie de la garde qu'ils commandaient, dans une maison de plaisance située à peu de distance de la capitale.

L'infortuné monarque, à peine arrivé dans la villa où ses tyrans avaient marqué le terme de sa trop longue agonie, éprouva une nouvelle attaque de son mal, et fut porté cérémonieusement sur un lit d'où il ne devait plus se relever.

Le docteur vénitien fut introduit dans la chambre où l'on avait déposé sa victime. Andréa Corner lui montra du doigt ce corps sans pouls et sans chaleur.

Le docteur se pencha sur le corps, et, d'un air triomphant, il dit en relevant la tête :

— Le roi est mort, Messeigneurs.

Un éclair de joie brilla dans les regards de Marco Bembo et d'Andréa Corner. Andréa enleva du mur un miroir qu'il présenta devant le visage du souverain, et il fit remarquer à Bembo qu'aucun souffle ne venait ternir sa surface.

Le médecin reçut l'ordre de se retirer et de cacher à tout le monde la nouvelle jusqu'au moment où les oncles de Catherine jugeraient à propos de la divulguer.

Comme le docteur mettait le pied hors de l'appartement, un bruit de voix résonna au bout de la galerie voisine, et cette rumeur s'accrut de plus en plus, si bien qu'après quelques minutes on distingua les pas de plusieurs personnes qui se dirigeaient vers la chambre du roi, malgré la sévère

défense qui avait été faite d'en approcher.

Marco Bembo jeta son manteau sur le cadavre de Jacques.

Andréa prêta l'oreille. Les cris : La reine! la reine! éclatèrent enfin de tous côtés. La porte s'ouvrit : Catherine parut.

Ses oncles s'inclinèrent devant elle et portèrent hypocritement sa main à leurs lèvres.

Sur un geste d'Andréa, le capitaine de la garde fit reculer les gentilshommes et les officiers du palais, qu'avait amenés Catherine avec elle.

— Belle nièce, dit Marco Bembo en essayant un sourire, nous ne vous attendions pas à cette heure.

— Soyez la bienvenue, poursuivit An-

dréa, et, quel que soit le sujet qui vous amène, commandez à vos esclaves respectueux.

Catherine les regarda d'un air où la défiance et la crainte se mêlaient au mépris.

— Le roi ! demanda-t-elle. Où est le roi ?

— Il repose, répliqua Bembo.

— En attendant qu'il s'éveille, continua Andréa, qui présenta un fauteuil à sa nièce, veuillez souffrir notre compagnie.

Catherine s'assit sans répondre.

Au feu de son regard, au frémissement inaccoutumé de sa voix, à sa fière attitude, ses oncles comprirent qu'elle connaissait leur crime, et que, pour la première fois,

cette femme, jusqu'ici sans volonté, était décidée à leur tenir tête.

Andréa rompit le premier le silence :

— S'il m'est permis, belle nièce, de hasarder une question auprès de vous, quel est le motif de cette colère que vous semblez nous vouloir cacher ? Quelque audacieux vous aurait-il fait affront ? Nous commandons ici pendant la maladie du roi, votre époux. Dites un mot, et justice sera bientôt faite.

— Je l'espère, interrompit sévèrement la reine. Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs ; j'ai une offense à venger. Nous en parlerons tout à l'heure. Mais le roi ! avant tout. Conduisez-moi vers le roi. Je suis venue pour le voir. Je veux le voir, messieurs ; entendez-vous, je le veux !

Andréa et Bembo ne purent réprimer une marque d'impatience et d'étonnement. Catherine ne les avait pas accoutumés à un pareil langage.

— Dans peu d'instans, dit Andréa Corner penché sur le fauteuil où la reine était assise, nous conduirons Votre Altesse auprès du roi. Mais il est bien mal. Nous avions vainement pensé que cette promenade, l'air pur de la campagne, rappelleraient un peu ses forces. Sans vouloir vous ôter tout espoir de le conserver, il faut que vous sachiez bien, Catherine, que d'un moment à l'autre Dieu peut ravir ce vertueux prince à son peuple et à notre amour. Dans cette prévision, nous avons dû songer à votre avenir. Reine et veuve à 20 ans, ne pensez-vous pas qu'un sceptre disputé soit un

poids bien lourd pour votre bras ? Si le Ciel enlevait aujourd'hui votre époux à la terre, demain vous verriez la révolte armée parcourir votre royaume. Le soudan d'Égypte, le sultan des Turcs, revendiqueraient son héritage, que viendrait vous disputer encore la princesse Charlotte de Lusignan, votre belle-sœur, appuyée par les flottes de Rhodes, par les Génois et les armées du pape.

— La république de Venise doit venir en aide à sa fille adoptive et la débarrasser de cette couronne qu'elle ne saurait défendre. N'est-il pas vrai, mes excellens oncles, voilà le conseil que me donne votre tendre amitié ?

— C'est à ce péril, au contraire, répliqua Marco Bembo, que nous voulons vous

arracher. Si vous acceptez la tutelle de la république, vous êtes perdue sans ressources.

Catherine, qui était loin de s'attendre à cet aveu, regarda ses oncles et les engagea d'un coup d'œil à s'expliquer.

— Croyez-en nos avis, Catherine, reprit Andréa, et vous maintiendrez la couronne de Chypre dans notre famille. Vous serez reine encore, et après vous les héritiers de l'illustre nom de Corner...

— Que faut-il faire pour cela, messieurs?

— Choisissez sur l'heure l'un de vos oncles pour votre nouvel époux, Catherine, car Jacques de Lusignan n'est plus.

En prononçant ces paroles, Marco Bembo

enleva le manteau qui cachait le cadavre du roi.

Catherine poussa un horrible cri, et se dressant comme un fantôme entre les deux meurtriers :

— Je garderai mon sceptre de reine! s'écria-t-elle , mais ce sera pour en frapper les empoisonneurs de mon mari!

Elle s'élança d'un bond vers le balcon qui dominait les jardins de la villa, et, arrachant son voile blanc de sa tête, elle le jeta au vent. Un grand cri poussé du dehors et qui fut suivi d'un cliquetis d'armes répondit à son appel.

Andréa Corner et Bembo tressaillirent.

Aux hurlemens du peuple, qui se préci-

pitait dans les escaliers du palais, ils comprirent qu'ils étaient perdus.

Sans même essayer de se défendre, ils s'élancèrent dans la galerie vers une porte secrète qu'ils trouvèrent fermée. Déjà demi-morts de terreur, ils rebroussèrent chemin pour chercher une autre issue. Aucun moyen de fuir. Un groupe armé, conduit par un chevalier de Saint-Jean, les atteignit bientôt comme ils tentaient de s'échapper en escaladant une fenêtre.

Deux corps sanglans roulèrent sur les degrés de marbre de la villa, où la fureur du peuple se partagea les débris de leurs somptueux vêtemens. La reine se montra au balcon et fut saluée par les acclamations de la foule, qui voulut l'escorter jusqu'à son palais de Nicosie.

Marco Venier, l'instigateur et le principal auteur de ce coup hardi, fut arrêté, le soir même, par les gardes du Bayle de Venise, qui le réclamèrent comme sujet de la république.

Au moment où le Bayle allait le livrer à ses exécuteurs, Onofrio parut et remit à l'ambassadeur de Venise un rouleau de parchemin où pendait le sceau redouté du Conseil des Dix. Le Bayle s'inclina devant ce signe mystérieux d'un pouvoir plus haut que le sien, et lui-même il ordonna que Marco Venier fût immédiatement rendu à la liberté.

— Demain, dit Onofrio à l'oreille de l'ambassadeur, je vous expliquerai les motifs de la proscription de ces deux hom-

mes, et nous aviserons ensemble, selon les ordres du Conseil, aux moyens d'assurer l'accomplissement des projets du sénat.

X.

— Tout va bien, dit Onofrio en s'asseyant à la droite du Bayle, après avoir salué un jeune patricien de Venise arrivé le matin même de la métropole au palais de l'ambassadeur, à Nicosie; tout va bien, l'ordre et la tranquillité sont rétablis; la reine

a reçu l'hommage des séditieux, qui se sont empressés de déposer les armes ; deux traîtres ont été punis, selon les vœux du Conseil des Dix. Andréa Corner et Marco Bembo étaient proscrits par sentence des très-magnifiques inquisiteurs d'État, monsieur le Bayle, et mon voyage en Chypre n'avait d'autre but que de faire tomber leurs têtes.

Le jeune patricien frémit et détourna les yeux.

— Pauvre Bembo! pauvre Andréa! murmura-t-il, qui m'eût dit que le premier objet qui frapperait mes regards en débarquant dans cette île serait le spectacle de vos cadavres mutilés! Quel crime avaient-ils donc commis, grand Dieu!

Onofrio fronça le sourcil. Le Bayle, se

penchant à son oreille, lui annonça que ce jeune homme était le frère de la reine Catherine, envoyé de Venise avec une mission de la Seigneurie.

— Messer Georges Corner, reprit l'agent secret du Conseil, il y a trois mois, vos oncles eurent une mystérieuse conférence pendant la nuit, dans une salle du palais de Nicosie, qu'ils avaient bien fermée pourtant. Ils s'entretinrent de la mort prochaine du roi Jacques, qui devait laisser son trône à votre sœur. L'un d'eux eut la fatale idée de proposer à l'autre d'enlever frauduleusement cet héritage à la Seigneurie en épousant la veuve du roi de Chypre. Un écho apporta ses imprudentes paroles à Venise, aux oreilles des inquisiteurs, et le lendemain une galère partit de l'Adriatique

pour Famagouste avec leur arrêt de mort. Nul de nous, poursuivit Onofrio, n'a le droit de discuter les actes du tribunal suprême; notre devoir est d'obéir en silence à ses ordres souverains, et de contribuer autant qu'il est en nous à l'accomplissement de ses projets.

— La race des rois de Lusignan, reprit le Bayle, s'est éteinte dans la personne du roi Jacques. Nous avons dû, pour ne pas irriter les sympathies du peuple, reconnaître la régence de madame Catherine jusqu'à la majorité des fils bâtards de Jacques, qu'un testament désigne comme ses successeurs; mais ces fils ne régneront pas. Un asile les attend à Venise. Quant à la reine, il faut que dès aujourd'hui elle consente à résigner ses titres dans nos mains.

Déjà nos soldats débarqués de la flotte en station devant Famagouste ont pris possession des forts sous prétexte de protéger la fille adoptive de la république. Georges Corner, c'est à vous de faire entendre la raison à votre sœur. Dites-lui bien que toute résistance la perdrait. J'ai lieu de penser que ce chevalier de Saint-Jean, envoyé par la religion de Rhodes auprès de la reine, s'efforcera d'entraver nos desseins. Marco Venier est de Venise; il aime madame Catherine, et il en est aimé. Au nom du Conseil, Onofrio, je vous charge, sur votre tête, d'écarter cet importun par la persuasion ou par la force. Si dans deux jours il n'est pas reparti pour son île, qu'il meure! Vous m'entendez?

Onofrio tressaillit à son tour, et Georges Corner lui dit:

— Quand cet homme serait votre plus cher ami, messer Onofrio, vous devez le frapper sans pitié. Songez que la moindre hésitation serait une trahison contre l'autorité des illustrissimes inquisiteurs d'État qui vous ont pris à gage pour les servir.

Onofrio se leva sans répondre. Il avait compris dans quelle alternative on le plaçait : sa mort ou celle de Marco ! Néanmoins il espérait encore que le jeune chevalier de Saint-Jean n'hésiterait pas à quitter Nicosie et l'île de Chypre, s'il l'en priait au nom de leur amitié. Il croyait à la sincérité de Marco, qui lui avait juré que sa funeste passion pour la reine était morte désormais dans son cœur. Onofrio quitta le palais du Bayle, et se dirigea tout pensif vers le logis de Marco Venier. Georges Corner entra chez la reine.

Marco était agenouillé devant un prie-dieu, lorsque Onofrio se présenta chez lui. L'agent du Conseil des Dix en conçut un heureux augure, et il contempla quelque temps son ami, qui demeurait plongé dans une profonde méditation. Puis, lui frappant doucement sur l'épaule :

— Marco, lui dit-il, s'il se présentait une circonstance où vous pussiez me sauver la vie et l'honneur, devrais-je compter sur vous?

— Vous n'en doutez pas, j'espère, répondit l'hospitalier de Rhodes. Autrefois je vous disais : A vous comme à moi ma bourse et mon épée; aujourd'hui un vœu sacré m'a fait plus pauvre que vous ne le fûtes jamais, Onofrio; mais mon épée

me reste, et je vous dis encore : Disposez d'elle.

— Je n'attendais pas moins de votre amitié, Marco.

— Que faut-il faire ?

— Une chose bien simple : partir aujourd'hui même pour l'île de Rhodes.

Marco Venier le regarda tristement.

— Aujourd'hui ? c'est impossible !

— Impossible ! répéta Onofrio qui sentit tout son sang se glacer dans ses veines. Prenez garde, Marco; je vous l'ai dit, il s'agit de me sauver la vie et l'honneur.

— Demain je partirai ; demain ne sera-t-il pas temps encore?

— Soit! mais cette fois plus de retards, plus dhésitations, quoi qu'il arrive. C'est un secret, voyez-vous, Marco, auquel ma vie est liée et que je ne puis vous révéler en ce moment; plus tard vous le connaîtrez. Demain donc, je compte sur votre parole.

— Aujourd'hui, reprit le chevalier de Saint-Jean, j'attends une entrevue de la reine, qui veut, a-t-elle dit, remercier en moi son libérateur. C'est à votre amitié que je dois ce bonheur, Onofrio, car sans vous, sans votre courageuse intercession auprès du Bayle, je payais de ma vie mon obéissance aux ordres de Catherine! Je vais donc la voir! la voir seul à seule! Comme autrefois, mon cœur bat à la pensée que je vais me trouver auprès d'elle; mais rassu-

rez-vous ; ce n'est plus la joie de l'amour qui excite mon impatience ; j'éprouve un sombre et triste plaisir à reporter mon esprit sur les maux que j'ai soufferts, ainsi qu'un soldat guéri d'une blessure mortelle se plaît à contempler l'arme désormais inoffensive qui l'a mis à deux doigts du tombeau.

— Marco, n'avez-vous pas trop présumé de vos forces ? Les plaies de votre ame ne se rouvriront-elles pas ? Un regard de Catherine ne fera-t-il pas évanouir toutes vos résolutions ? Songez que demain vous devez partir, que vous me l'avez juré, qu'il y va de ma vie, de la vôtre aussi peut-être !

— Je vous renouvelle mon serment, répondit l'hospitalier de Saint-Jean en secouant tristement la tête. La trahison dont

je fus victime, l'indifférence de Catherine vous sont au besoin de sûrs garans de ma promesse.

Un officier du palais vint prévenir Marco Venier que la reine de Chypre l'attendait dans son appartement. Onofrio pressa d'un air de doute la main de son ami.

Catherine était seule lorsque Marco parut. Ses femmes elles-mêmes, par son ordre, n'assistaient pas à cette entrevue. La reine, dans ses longs habits de deuil, paraissait plus belle encore que de coutume. Son visage pâle et abattu, ses yeux pleins d'une mélancolie profonde, annonçaient quelles dures épreuves avaient passé déjà sur cette tête si jeune. Marco fit un retour désespéré sur lui-même, et il se demanda si l'ambition contenait autant de

chagrins amers que l'amour méconnu. La reine sembla comprendre sa pensée, car elle lui dit :

— Messer Marco Venier, me voici, grace à vous, maîtresse de mon royaume et sûre désormais, appuyée sur l'affection de mon peuple, de pouvoir déjouer les entreprises de mes ennemis. La république de Venise et le soudan d'Égypte se sont engagés à me maintenir sur ce trône, objet de tant de vœux et d'intrigues. Mais vous avez compris, Marco, que je ne suis pas heureuse, et que l'avenir s'offre à mes yeux comme le passé, rempli de larmes et de sacrifices!

— Je le savais, Madame, répondit Marco, je le savais bien avant que le bandeau de l'illusion fût tombé de vos yeux. Souffrir,

hélas! n'est-ce pas la loi de l'humanité! Le saint habit que je porte vous dit assez que je me suis résigné sans murmure à supporter tous les maux dont il a plu au Ciel de m'abreuver. C'est pourquoi vous ne m'entendrez pas me plaindre, Madame, quoique ce cœur flétri renferme bien d'autres tortures que les afflictions passagères qui traversent la monotone félicité de vos grandeurs.

— Vous ne voulez voir en moi que la reine, Marco! la femme n'est rien pour vous. C'est ainsi que juge et prononce le vulgaire. S'il savait, ô mon Dieu! que de plaies saignantes recouvre la poupre de ce manteau!

— Le pouvoir, répliqua Marco, cicatrise lui-même les blessures qu'il cause. Si

quelque ordre de la Religion me ramène jamais à votre cour, Madame, je ne désespère pas d'avoir à vous féliciter sur votre guérison.

— Vous partez donc demain ? demanda la reine.

— Demain, Madame.

— Demain ! répéta Catherine qui tressaillit à ce mot. Voulez-vous connaître, poursuivit-elle, le cas que je fais de cette couronne ? Eh bien ! aujourd'hui même je m'en démets en faveur de la Seigneurie de Venise.

— Juste Ciel ! est-il bien vrai, Madame ?

— Venise ne m'a fait reine que pour le devenir à son tour. Je rends à ma mère ce qu'elle m'a donné.

— Et vous? et vous, Madame! s'écria Marco, qu'allez-vous devenir?

— Je suis veuve et libre, dit Catherine Corner.

— Libre! répéta Marco en cachant de sa main la croix sainte de son habit qui lui rappelait ses devoirs.

— Marco! reprit la reine, vous aussi, vous m'avez méconnue et maudite sans même trouver une excuse au crime odieux dont on m'accusait! Vous avez préféré me croire parjure et lâche que de rechercher si je n'obéissais pas à la contrainte, que de deviner si, en acceptant ce trône et ce mariage, je ne sacrifiais pas ma vie pour sauver la vôtre!

— Catherine! qu'avez-vous dit? s'écria

Marco Venier en tombant aux genoux de la reine.

— La vérité.

— Ainsi, dans cette funeste nuit, où sur le balcon de votre palais....

— Des poignards étaient levés sur vous, Marco! Je devais mentir pour vous sauver.

— Vous m'aimiez donc, Catherine?

— Il le demande encore!

— Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi! murmura Marco Venier avec l'accent d'un profond désespoir.

— Voilà ce que j'avais à vous dire, reprit froidement la reine. Aujourd'hui que la Seigneurie de Saint-Marc touche au but de

ses efforts, puisqu'elle hérite, par mon abdication, de ce royaume que convoitait sa politique, je ne crains plus d'exposer vos jours en vous faisant cet aveu. Vous pouvez partir, Marco. Vos devoirs et votre vœu vous défendent de continuer un pareil entretien, dont je souffre autant que vous, croyez-le. Séparés l'un de l'autre par l'immensité des mers, ensevelis tous deux dans la solitude et le regret, pleurons votre fatale erreur. Adieu.

— Non! interrompit le jeune homme, cela ne peut être ainsi, Catherine, vous conserverez votre couronne; vous m'aimerez encore; et moi, moi! malgré la déplorable condition que je me suis faite par ma faute, je vous aime plus que je ne vous aimai jamais !

— Marco ! s'écria Catherine en s'enfuyant avec terreur, votre amour est un sacrilége. Si la terre nous échappe, ne nous fermons pas le ciel !

Quand le chevalier de Rhodes eut quitté à son tour la salle où cette scène venait de se passer, une tapisserie se souleva, et deux hommes parurent.

— Vous l'avez entendu, messer Onofrio, dit l'un d'eux. Cet insensé ne partira pas; il faut donc qu'il meure. Les ordres du Conseil sont précis. Marco Venier ne doit pas être plus épargné que ne l'ont été Marco Bembo et Andréa Corner. C'est vous que ce soin regarde. Songez que demain expire le délai qui vous est accordé pour exécuter la sentence.

XI

Le jour commençait à peine à paraître, lorsque Onofrio entra dans la chambre de Marco Venier. Le chevalier de Saint-Jean se leva brusquement du fauteuil où il était assis. Son ami put s'apercevoir, au bouleversement de ses traits, que le sommeil

n'avait pas cette nuit-là clos sa paupière.

— Marco, dit-il, je viens vous rappeler la parole que vous m'avez donnée. Êtes-vous prêt à partir ? je vous conduirai moi-même à Famagouste, d'où une galère de la république vous portera sur les terres de la Religion.

— Partir ! répéta Marco. Partir lorsqu'elle est seule, abandonnée aux piéges de ses ennemis, menacée de perdre une couronne si chèrement acquise, et sa liberté peut-être ! Non. Je reste.

— Ainsi donc, reprit Onofrio en pâlissant, votre serment d'hier, je n'en dois point tenir compte ? Ma vie, mon honneur, sont de si peu de prix à vos yeux que vous n'hésitez pas à les sacrifier ? N'est-il pas vrai ? J'ai bien interprété votre pensée ?

— Cher Onofrio, pardonne-moi! s'écria Marco Venier, qui tomba aux genoux de son ami. Je n'ai plus ma raison ; ma volonté ne m'appartient plus. Vois dans quel état je suis réduit : c'est l'amour qui a fait tout cela. Je suis un sacrilége qui foule aux pieds les devoirs les plus saints. Je renierais mon ame et mon Dieu plutôt que de quitter le palais où respire Catherine! Tu me parles, Onofrio, je n'entends que sa voix; tu me regardes, je ne vois que son doux visage qui me demande secours et pitié! Ah! pardonne à ton ami. Si sa présence en cette île te gêne ou contrarie tes desseins, tire cette épée et tue-moi. Mais partir, mais m'éloigner volontairement de Catherine! c'est impossible!

— Il faut pourtant que tu partes ou que

tu meures, interrompit Onofrio. Écoute-moi, Marco, la chose en vaut la peine. Tes ennemis ont juré ta perte; avant ce soir tu dois être embarqué sur la galère ou couché dans ton sépulcre : choisis.

— Mon choix est fait.

— Insensé! murmura Onofrio en froissant convulsivement le poignard qui pendait à sa ceinture. Insensé! Et vos amis, Marco, vous ne comptez donc pour rien leur douleur!

— Mes amis! je n'en ai point d'autre que vous, répondit le jeune hospitalier de Saint-Jean. Avant que le bras d'un meurtrier n'arrive jusqu'à moi, il rencontrera, je l'espère, mon épée et la vôtre.

— Mais qui vous défendra contre la surprise?

— Notre courage! répliqua Marco en serrant la main de son ami. Un homme qui se cache dans l'ombre pour frapper est un lâche, n'est-il pas vrai, Onofrio? Si vous me restez, je ne crains rien. Assez long-temps nous avons combattu ensemble, et nul de nous ne saurait dire lequel a dû le plus de fois la vie à l'autre.

Onofrio se jeta dans un fauteuil, et, les bras croisés sur sa poitrine, il demeura long-temps immobile et comme absorbé dans une pensée pénible. Il se leva tout à coup et marcha dans la chambre à pas précipités. Marco Venier ne semblait pas même s'apercevoir de sa présence.

— Encore un coup, dit Onofrio en se retournant vers son ami, il est bien décidé que vous ne voulez pas partir?

Marco secoua tristement la tête. Onofrio sortit.

— Ce seul moyen me reste, murmura-t-il en s'éloignant. Et, se dirigeant vers le centre de la ville, il ne s'arrêta qu'au pied d'une tour massive surmontée de créneaux entre lesquels on voyait luire des pointes de lances frappées par les rayons obliques du soleil levant.

— Je veux parler au commandeur de Saint-Jean, dit-il. Il s'agit d'une affaire qui ne souffre pas de retards.

— Entrez, lui fut-il répondu. Et la porte de la tour se referma sur lui.

Marco Venier cependant ne tarda pas à descendre dans les cours du palais, car il avait l'espoir de voir la reine à son balcon

sinon de l'approcher comme il avait fait la veille. Il fut surpris de rencontrer sur son passage une affluence de seigneurs chypriots qui, la tête basse et l'œil consterné, semblaient s'entretenir d'un événement douloureux et inattendu. Marco prêta l'oreille, et il apprit qu'enfermée avec les principaux officiers de son palais, créatures vendues aux Vénitiens, la reine écoutait la lecture de son acte d'abdication qu'elle devait signer le matin même, d'après les instances de son frère. Le jeune homme sentit tout son sang bouillonner dans ses veines.

— Souffrirez-vous une telle injustice! s'écria-t-il? Ne voyez-vous qu'on abuse votre reine. Paraissez devant elle prêts à la défendre contre ses tyrans et les vôtres, et vous la verrez réunir ses protestations à vos efforts.

En peu d'instans, Marco entraîna les gentilshommes chypriots à sa suite. Cette foule fit une subite irruption dans la salle où Catherine, comme une victime dévouée, signait l'acte inique que ses conseillers lui présentaient. Georges Corner se leva pour intimer aux séditieux l'ordre de se retirer; mais un cri unanime d'indignation couvrit sa voix.

— A bas les Vénitiens! disait-on de toutes parts.

Marco Venier se précipita sur le parchemin que la reine venait de signer et de faire sceller de ses armes, et il le mit en pièces au moment où Georges Corner allait s'en emparer. Le frère de Catherine, rouge de honte et de colère, s'échappa du palais pour aller quérir du renfort. Les cris de :

Vive la reine! accueillirent la retraite de Catherine dans ses appartemens.

Le peuple de Nicosie, en apprenant le service qu'il devait à Marco Venier, ne lui menéga point les ovations, et le courageux chevalier de Saint-Jean, porté en triomphe par toute la ville, eut bien de la peine à s'arracher enfin à l'enthousiasme qu'il avait provoqué. Vers le soir, il se mit en marche pour regagner son logis, escorté d'une députation de douze artisans en état complet d'ivresse, qui, des torches de résine à la main, éclairaient en chancelant sa marche triomphale. Comme le cortége tournaït l'angle d'une petite rue obscure, une troupe d'archers portant sur leurs hoquetons l'effigie du lion de Saint-Marc, fondirent à l'improviste sur la députation,

qui se débanda au premier choc. Marco Venier dégaîna bravement son épée, et il s'apprêtait à vendre chèrement sa vie, lorsqu'une nouvelle troupe plus nombreuse que la première vint s'interposer entre les archers et lui.

— Nous réclamons ce prisonnier comme sujet de la sérénissime république de Venise, dit l'officier qui commandait les archers du Bayle.

— Et nous, répondit le chef de l'autre bande armée, nous nous emparons de sa personne parce qu'il appartient à l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont nous portons l'habit.

Ce conflit de juridiction demeura à l'avantage des plus forts. Marco Venier fut

conduit à la Tour des Chevaliers et jeté dans un cachot, les pieds et les mains garrottés. Il subit le lendemain un sévère interrogatoire, dans lequel il apprit qu'il avait été dénoncé la veille comme ayant oublié ses devoirs jusqu'à donner à ses frères et au public le scandaleux exemple d'un coupable amour au mépris de ses vœux prononcés au pied de l'autel. Six mois de cachot devaient être le prix de sa faute. En se voyant éloigné de Catherine dans un pareil instant, Marco Venier rugit comme un lion à la chaîne. Il passa deux jours et deux nuits dans la plus horrible inquiétude, questionnant en vain sur le sort de la reine les frères servans de l'Ordre qui venaient silencieusement lui apporter sa chétive nourriture. La troisième nuit enfin, il entendit la porte de son cachot s'ouvrir, et il

put distinguer près de lui le frôlement d'un manteau. Une voix douce l'appela dans l'obscurité.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Vous rendre à la liberté, lui répondit-on.

— A la liberté ? murmura Marco en levant la tête. Mais comment sortir de cette

— Avec de l'or, Marco, il n'est pas de porte qui ne s'ouvre, pas de mur si épais qu'il ne puisse donner passage à deux hommes. Venez !

Marco reconnut la voix qui lui parlait.

— Vous êtes Georges Corner, dit-il en retirant sa main.

— Oui, c'est moi, le frère de la reine.

— De la reine ! répéta le prisonnier. Mais puis-je me fier à vous ? Ne me tendez-vous pas un piége ?

— Marco Venier, interrompit la voix, serait-il accessible à la peur ?

— Je ne suis pas armé.

— Voilà mon épée.

Pour toute réponse le prisonnier prit l'arme qu'on lui présentait ; il en rejeta le fourreau, et saisissant la lame dans ses deux mains :

— A cette heure, dit-il, je ne crains plus que vous me trahissiez. Je vous suis ; marchons.

Ils furent bientôt hors de la tour. Georges Corner cheminait sans armes à côté de Marco. Aucun ennemi ne se présentait, le bruit de leurs pas résonnait seul dans le profond silence de la nuit.

— Où me conduisez-vous ? demanda Marco à son compagnon.

— Au palais de la reine, où vous attend Onofrio, votre ami. Êtes-vous rassuré maintenant sur mes intentions à votre égard ?

— Je le suis.

— Ainsi c'est Georges Corner, votre ennemi, comme vous l'appelez, qui vous délivre des cachots de la Tour Saint-Jean, où votre ami Onofrio vous avait fait enfermer.

— Onofrio n'est pas un traître, repartit vivement Marco Venier.

— Onofrio est un espion du Conseil des Dix. C'est lui qui vous a fait saisir par les gardes du commandeur de Saint-Jean. Quelle preuve en voulez-vous ? Son propre aveu ?

— Il ne fera pas cet aveu.

— S'il le fait, quel châtiment mérite sa trahison ?

— Il ne le fera pas ! vous dis-je.

— Entrez et vous jugerez vous-même.

La porte du palais de la reine s'ouvrit à la voix de Georges Corner et se referma lourdement sur les pas de Marco. Son libérateur le quitta en souriant au seuil d'une salle ver-

rouillée et gardée par deux soldats vénitiens. Onofrio se leva dès qu'il aperçut le jeune hospitalier de Saint-Jean.

— Vous ici, Marco! s'écria-t-il avec un étrange accent de terreur. Ah! tous mes efforts ont donc été vains! Les cachots de la Tour Saint-Jean n'ont pas même eu le pouvoir de vous retenir!

— Répondez, Onofrio! balbutia Marco, pâle de colère, en entendant cette exclamation dont le sens était déjà pour lui assez clair. Répondez! qui m'a dénoncé au commandeur de la Tour?

— C'est moi, Marco.

— Est-il vrai que vous soyez un espion aux gages du Conseil des Dix?

— Je ne le nierai pas, Marco, puisque vous savez mon secret.

— Misérable ! s'écria le chevalier de Saint-Jean en frappant Onofrio de l'épée qu'il tenait à la main.

— Marco ! balbutia le blessé, qui tomba tout sanglant, vous commettez un meurtre infâme ! que Dieu vous le pardonne ! Je vous sauvais des vengeances de Venise en vous dénonçant au commandeur de la Tour; vous êtes maintenant dans les mains de vos bourreaux.

Un roulement de tambours couvrit la voix mourante d'Onofrio. La porte s'ouvrit. Dix hommes armés se précipitèrent dans la salle, l'épée au poing, et Marco Venier, en expirant sur le corps d'Onofrio, entendit proclamer au balcon de la fenêtre l'abdica-

tion de Catherine Corner et la réunion de l'île de Chypre aux possessions de la république vénitienne.

Catherine s'embarqua le jour même pour Venise. Afin de confirmer le don qu'elle venait de faire à la république, elle présenta au Doge, en grande cérémonie, une petite figure d'argent ciselé, image symbolique de l'île de Chypre. Elle reçut en échange des mains du Doge une autre figurine de même métal, qui représentait la petite ville d'Azolo, dans la Marche trévisanne, laquelle lui fut assignée pour fief et pour résidence.

Georges Corner, à qui cet exploit valut le rang de procurateur et une belle commanderie dans la nouvelle possession d'outre-

mer, hérita des immenses richesses de sa sœur après la mort de Catherine. Il en devint plus tard si puissant, que le sénat l'obligea de répartir ses biens entre ses trois fils, de marier ceux-ci à des filles pauvres de familles patriciennes, et de leur bâtir à Venise de magnifiques palais.

FIN DE CATHERINE CORNER.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES

SUR

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

NOTES.

La rapidité nécessaire à un récit comme celui que nous avons entrepris de dérouler sous les yeux de nos lecteurs nous a empêché de suivre dans tous ses détails la biographie dramatique qui fait le sujet de ce livre. Ce que nous devions craindre sur-

tout, c'était la confusion qui pouvait résulter d'un trop grand nombre d'événemens accumulés dans un aussi étroit espace. Une vie est longue, un livre est bref; une profonde différence sépare la vérité absolue de la vérité relative : la nature, de l'art. Qu'il nous soit permis de combler, par quelques extraits arrachés çà et là aux chroniqueurs du temps, les lacunes qui se rencontrent dans ce roman historique.

PROCÈS CRIMINEL DU CONNÉTABLE.

Le procès criminel intenté au Connétable de Bourbon, devant le Parlement de Paris, après sa fuite, et que force nous a été d'indiquer seulement par quelques mots, est digne certainement d'être mieux connu. On sait que le secret de la conspiration fut révélé à François Ier par deux gen-

tilshommes nommés d'Argouges et Jacques de Matignon, sieur de Torigny. La première instruction fut dirigée par le chancelier du Prat, assisté d'un sieur Salat, maître des requêtes. La seconde fut renvoyée par le roi à messire Jean de Selve, premier président du parlement de Paris, et à messire François de Loynes, président aux enquêtes, avec charge expresse de faire le procès extraordinaire au Connétable, aux évêques d'Autun et du Puy, à Saint-Vallier, et à quelques autres. Ces commissaires ayant donné leur avis par écrit, le roi, par lettres-patentes, renvoya l'affaire au Parlement *pour faire et parfaire les procès sans plus parler des deux évêques*. Il y avait huit accusés présens et prisonniers : Jean de Poictiers, sieur de Saint-Vallier; Aymard de Prie; François Descars, sieur de

la Vauguyon; Pierre Popillon, chancelier du Bourbonnais; Hector d'Angerais, dit Saint-Bonnet; d'Esguières; Bertrand Simon, dit Brion; et Gilbert Guy, dit Baudemanche. Le procureur-général conclut à la mort contre Saint-Vallier, et contre les autres à la question, en attendant information plus ample.

On instruisuit les défauts et contumaces contre vingt-une personnes sorties du royaume avec le Connétable, lesquelles furent toutes condamnées à mort par un seul arrêt, donné le 13 août 1524.

« Le roi vint au Parlement, dit un autre contemporain; il avait avec luy les ducs d'Alençon et de Vendosme, pairs laïs créëz, et les évêques de Langres et de Noyon, pairs. » Le registre porte qu'il

y avait d'autres pair laïs, parce que le roy tenoit tous les duchez et comtez tenans en pairie, fors le comté de Flandre qu'occupoit le roy d'Espagne, soi-disant éleu empereur. Le comte d'Eu n'y estoit pas, estant mineur, et en bas âge; et quant aux autres pairs clercs mandez, l'archevesque de Rheims et l'évesque de Chaalons, malades; l'évesque de Laon, à Rome, et l'évesque de Beauvais estoit en Avignon.

Lizet pour le procureur-général, après avoir récité en présence du roy les crimes de rébellion, félonie, transfugat et lèze-majesté, commis par Charles de Bourbon, à l'encontre du roy et du royaume, dont il est chargé par les procès faits à ses complices, requit, qu'attendu que lesdits cas sont notoires de notoriété, de

fait permanent, et que ledit Charles est à présent en aperte rébellion contre son seigneur souverain, et tenant notoirement parti contraire, le bon plaisir du roy soit, sans garder autre forme de procès ni ordre judiciaire (ce qui n'est requis où il y a notoriété de fait permanent, comme en cas, ains audit cas le vray ordre est de n'y garger point d'ordre), déclarer ledit Charles de Bourbon rebelle et criminel de lèze-majesté, et, comme tel, le condamner à estre décapité; et tous et chacuns ses biens féodaux qu'il tenoit de la couronne, estre déclarez retournez et réünis à icelle, et ses autres biens confisquez, et, où le bon plaisir du roy ne seroit tel d'ordonner que ledit de Bourbon seroit pris au corps, sinon adjourné à trois briefs jours, et procédé contre luy par défauts, en la manière accous-

tumée. Sur cela, les évesques pairs proposèrent qu'ils avoient entendu que la matière estoit criminelle, et disposée à procéder extraordinairement à punition corporelle, à quoy ils ne devoient assister ni à la délibération ni à la conclusion : toutefois où il seroit question de délibérer touchant la cléricature, ou de confiscation, ou déclaration des privation et réunion des fiefs dudit de Bourbon, tenuz du roy, ils estoient pretz d'assister à la délibération qui en seroit faite quand il plaira au roy d'y procéder : et se retirèrent les évesques de Langres et de Noyon pairs, et tous les conseillers clercs du parlement. Après cet arrest, le roy, président en sa cour, qui ordonne que Charles de Bourbon sera pris au corps *etiam in loco sacro*, et, si pris ne peut être, sera adjourné à trois briefs jours

à son de trompe à comparoir en personne en la cour, sur peine de banissement de ce royaume, confiscation de corps et de biens, et d'estre atteint et convaincu des cas à luy imposez, et seront les meubles et immeubles, lettres et titres dudit de Bourbon saisis, et mis en la main du roy. Ensuite de cet arrest, le premier huissier de la cour eut commission de faire l'ajournement à trois briefs jours contre le Connestable. Son procès-verbal est au procès, qui porte qu'il fut fait perquisition du Connestable à Moulins, où il ouït plusieurs témoins, du temps que ledit Connestable en estoit parti; de là il fut à Lyon, pour estre ville limitrophe, qui de toute ancienneté est le lieu où on a accoustumé de faire les ajournements contre tous ceux qui sont hors du royaume de ce costé-là. Il

fit en ladite ville les proclamations ordinaires.....

Le roy envoya ses lettres-patentes au parlement du 16 may 1524, par lesquelles, après avoir narré que plusieurs de ses sujets avoient adhéré à la conjuration de Bourbon, dont aucuns estoient prisonniers, desquels les procez avoient esté faitz, en sorte qu'il ne restoit plus qu'à les juger : et d'autant dit le roy qu'au jugement d'iceux il n'y avoit que les conseillers pairs de ladite cour qui en pouvoient estre, desquels les uns pour estre parens desdits accusés n'y pouvoient assister, et que le nombre restant estoit bien pour un affaire si important; Sa Majesté ordonne que certain nombre de présidents et conseillers des autres parlements se transporteront en ladite cour de

parlement de Paris, pour assister, opiner et juger avec les présidents et conseillers de ladite cour, qui restent pour estre au jugement desdits prisonniers ; scavoir : du parlement de Thoulouze, un président et cinq conseillers ; du parlement de Bordeaux, deux présidents et quatre conseillers ; du parlement de Rouën, un président et cinq conseillers ; du grand-conseil, deux conseillers et le président de Bretagne. Le procureur-général s'opposa à la vérification de ces lettres, disant que la conséquence estoit périlleuse de revoir des procez jà jugés : sur quoy la cour ordonna, les chambres assemblées, que les procez non jugez seront vus et jugez par trente des présidents de ladite cour qu'elle nommera...

« Le 2 juin 1524, le roy estant à Tours

écrivit au parlement, qu'estant empesché pour la défense du royaulme, il ne pouvoit assister en personne au parlement au jour assigné à Charles de Bourbon, qui estoit le 4 juin, pour comparoir devant Sa Majesté... Le 10 juin, le roy, estant à Amboise, écrivit à la cour qu'il ne pouvoit se trouver en personne à la cour, pour voir donner les défauts contre ledit de Bourbon, et qu'il avoit commis le comte de Saint-Paul, lieutenant et gouverneur de Paris et Isle-de-France, pour et en son nom assister à voir donner lesdits défauts. Mais le 14 juin ensuyvant, le roy, par aultres lettres, écrivit à la cour qu'il avoit besoin ailleurs du comte de Saint-Paul, que la cour ne laissast, en l'absence de Sa Majesté et dudit comte, procéder sans plus délayer à donner lesdits défauts... Le 5 juillet, fut appelé en la cour le second dé-

faut contre ledit de Bourbon en la mesme solennité que le premier... Et ainsi la cour donna le troisième défaut en la forme des autres...

Le roy, ayant esté quelques mois en Italie, fut mené en Espagne, où estoit l'empereur, et n'en sortit qu'au mois de janvier 1526, en conséquence du traité de Madrid.

Par le traité de Madrid, il y a un article qui concerne toute cette affaire, et qui mérite d'être inséré tout au long dans ce mémoire. Voici ce qu'il porte :

« Item parce que haut et puissant prince messire Charles, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, avec aucuns ses amis alliez et serviteurs pour aucunes causes et raisons à ce le mouvans s'étoit absenté du royaume

de France du service dudit seigneur roy très-chrétien, à l'occasion de laquelle absence et durant icelle ont été prises saisies et occupées les duchez de Bourbonnais, d'Auvergne, etc..., et généralement tous et chacuns ses biens, terres et seigneuries; et sesdits amis alliés et serviteurs ont esté privez et déboutez de tous leurs biens: a esté traitté, appointé et accordé que ledit roy très-chrétien fera incontinent après la publication de ce traité rendre et restituer audit seigneur de Bourbon ou à ses députez, toutes lesdites duchez, comtez et seigneuries ensemble tous et quelconques les autres biens meubles, de quelque qualité qu'ils soyent, ou la juste valeur desditz meubles, et tous les titres et enseignemens et autres écritures délaissées au temps de son partement, ès maisons de sesdites terres et sei-

gneuries appartenans audit seigneur de Bourbon; et sera ledit seigneur de Bourbon réintégré en la réelle possession et joüissance de sesditz duchez, comtez et seigneuries, avec telz droitz, authoritez, justice, chancellerie, cas royaux, bénéfices, nominations, etc., dont luy et ses prédécesseurs ont joüy, et comme il en avoit joüy avant son partement de France; sur quoy lui seront dépeschées lettres-patentes... Et que ledit sieur de Bourbon ni ses hoirs et successeurs, pour les choses qu'il pourroit avoir faites depuis son partement de France, ni pour traitez d'intelligence par luy faits avec quelconques princes de quelque qualité qu'ils soyent, puissent estre aussi molestez ni tirez en cause. Ains toutes procédures sentences et aultres actes qui déjà pour ce se seroient faites, demeurent nulles

et de nulle valeur, et n'en sera jamais fait poursuite; et d'avantage que durant la vie du sieur de Bourbon, il ne puisse, sous quelque couleur que ce soit, estre contraint de rendre quelconques devoirs pour sa personne, ni d'aller demeurer ni servir au royaulme de France. Ains puisse administrer et gouverner toutes sesdites duchez et comtez par lieutenans, officiers et commis de sa part, et faire apporter librement les revenus d'icelles quelque part qu'il luy plaise hors dudit royaume de France, et que lesdits lieutenans et officiers ne pourront estre inquiétez et molestez directement ou indirectement par les officiers royaux. Et quant au droit que ledit sieur de Bourbon prétend en la comté de Provence, et autres pièces adjacentes et dépendantes dont ledit seigneur roy s'est offert estre à justice, a été

accordé que voulant ledit sieur de Bourbon poursuivre le procès ou l'intenter de nouveau, qu'il le puisse faire quand bon luy semblera.... Et au regard de ses amis, alliez, qui ont suivi le parti dudit sieur de Bourbon, tant ecclésiastiques que séculiers à présent vivans et des hoirs de ceux qui ce pendant sont allez de vie à trépas, ils seront entièrement restituez dans leurs biens ainsi qu'auparavant ils les possédoient, ensemble les meubles délaissez; déclarent nulles toutes procédures, sentences, donations, incorporations et autres actes qui contre eux et leurs héritiers pourroient avoir été faites jusqu'au jour de cette paix, à cause d'avoir tenu le parti dudit sieur de Bourbon, par raison de quoy eux et leurs héritiers ne puissent estre inquiétez ni molestez; et lui

est baillé aussi entière absolution et abolition de tout ce que l'on voudroit prétendre contre eux jusques audit jour, et que tous ceux qui sont prisonniers à l'occasion des susdits, mesmement et expressément monsieur l'évesque d'Autun et monsieur de Saint-Vallier, soyent promptement et librement relâchez et absous avec les mêmes restitutions et abolitions... Et pourront ledit seigneur de Bourbon, sesdits amis, alliez, serviteurs si bon luy semble demeurer et continuer au service dudit seigneur empereur, sans qu'à l'occasion dudit service l'on puisse molester ou inquiéter en la personne ny ès biens ledit seigneur de Bourbon, ni sesdits amis, alliés et serviteurs. »

Malgré toutes ces promesses et ces assu-

rances que garantirent fort mal la parole et la signature du *roi chevalier*, le procès fut repris le 10 juillet 1527, et le procureur-général conclut à la condamnation de la mémoire du duc de Bourbon, à la réversion de ses biens féodaux à la couronne et à la confiscation des autres. Le roi écrivit ensuite aux pairs clercs; un chevauchieur d'écurie lui porta les lettres qui lui enjoignoient de se trouver à Paris le 12 juillet pour assister au jugement.

« Le 26 juillet, continue le mémoire que nous avons déja cité, le roy vint au parlement tenir son lit de justice, assisté des pairs et princes. Après que le premier huissier fut appeler ledit de Bourbon à la barre du parlement, à la table de marbre et au grand perron des grands

degrez, en présence de deux conseillers de la cour, et a raporté que ledit de Bourbon ni autre pour luy n'avoit comparu, l'arrest fut résolu et la compagnie se leva. Le lendemain 27 juillet, le roy retourna au parlement assisté comme dessus, fit prononcer à huis ouverts, c'est à savoir : par le chancelier au parquet et par le greffier criminel à l'entrée du parquet. L'arrest fut conclu le jour précédent ainsi qu'il s'ensuit;

« Veu par la cour garnie de pairs de France, princes et gens du sang, le roy séant et président en icelle, l'arrest et commission décernée en ladite cour pour prendre au corps Charles de Bourbon, et iceluy amener ès prisons de la conciergerie du palais, et par faute de ce l'adjourner à

très-briefs jours à comparoir en ladite cour en personne sur peine de bannissement du royaulme, et de confiscation de corps et de biens. La relation et exploit du premier huissier de ladite cour, etc., les trois défauts obtenus par le procureur-général, etc.

Dit a esté que lesdits défauts ont été et sont bien et duement obtenus, et par vertu et au moyen d'iceux, ledit seigneur séant en sadite cour auroit ordonné à son procureur-général tel profit; c'est à savoir qu'il a privé et débouté ledit de Bourbon de toutes exceptions et défenses qu'il eut pu dire alléguer et proposer en cette matière, l'a tenu et réputé, tient et repute pour atteint et convaincu desdits cas, et l'a déclaré et déclare criminel de lèze-majesté, rébellion et félonie, et a ordonné

que les armes et enseignes appropriées particulièrement à la personne dudit Bourbon, affichées ès lieux et places publiques à son honneur en ce royaulme, seront vuidées et effacées, et l'a privé et prive de la cognomination de ce nom de Bourbon comme ayant notoirement dégénéré de mœurs et fidélité des antécesseurs de la maison de Bourbon, en damnant et abolissant sa mémoire et renommée à perpétuité, comme criminel dudit crime de lèze-majesté; et, au surplus, a déclaré et déclare tous chacuns les biens féodaux qui appartiennent audit de Bourbon, tenus de la couronne de France médiatement ou immédiatement, estre retournez en icelle, et chacuns les autres biens meubles et immeubles confisquez. Prononcé par messire Antoine Duprat, chevalier, chancelier de

France, à Paris, en parlement, le 26 juillet 1527. »

L'exécution de l'arrêt fût commise par la cour à un conseiller nommé Tavel, qui partit de Paris le 30 août, et fut par toutes les provinces du royaume où le duc de Bourbon avait des terres, où il fit lire l'arrêt, mit le roy en possession de toutes les terres, fit abattre et effacer les armes appropriées audit de Bourbon. Charles-Quint réclama sans rien obtenir pour le duc de Bourbon comme pour lui-même. Plusieurs accords furent passés entre le roi, la duchesse d'Angoulême et les héritiers du connétable, lesquels furent annulés par lettres royales du mois de janvier 1531.

Le roi ayant égard à la proximité de

lignage de madame Louis de Bourbon et Louis de Bourbon, son fils, princesse et prince de la Roche-sur-Yon, héritiers du duc Charles, leur céda, en 1538, plusieurs châteaux et terres du feu connétable, entr'autres les seigneuries de Montpensier, de Dauphiné, d'Auvergne et de Roche-en-Régnier.

Une dernière transaction, passée à Orléans, en 1560, rendit enfin au duc de Montpensier la plus grande partie des biens confisqués sur le connétable Charles de Bourbon.

CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS Ier.

A peine François Ier fut-il enfermé dans le château de Pizzighitone, après la bataille de Pavie, qu'il écrivit à l'empereur la lettre suivante, dont les termes humbles et peu convenables, il faut le dire, font bien pâlir le fameux « Madame, tout est

« perdu fors l'honneur! » Voici cette lettre dont l'original est à la bibliothèque du roi, M. S. de Béthune, n° 8471 :

« Si plustost, liberté par mon cousin le « vis-roy, m'eût été donnée, je n'eusse si « longuement tardé devers vous faire mon « debvoir, comme le temps et le lieu où je « suis le méritent, et n'ayant autre con- « fort en mon infortune que l'extant de « votre bonté, laquelle, si lui plaît par son « honesteté, vous suppliant juger en « vostre propre cœur ce qu'il lui plaira « faire de moy, estant sehur que la vou- « lonté d'un tel prince que vous estes ne « peult estre accompaignée que de hon- « neur et magnanimité. Parquoy si vous « plaise avoir ceste honesteté, pityé de « moy, envoyer la seureté que mérite la

« prison d'ung roy de France lequel l'on
« veult rendre amy et non désespéré,
« pouvez estre seur de faire ung acquest
« en lieu d'un prisonnier inutile et rendre
« ung roy à jamais vostre esclave, etc.

« Votre bon frère et amy,

« François. »

« François Ier partit de Gênes, avec le vice-roi de Naples, sur une galère qui le porta en Espagne à Valence, où les dames ne *furent point déshonteuses*, (dit Sébastien Moreau, dont MM. Cimber et Danjou ont réimprimé le curieux Mémoire), de l'aller visiter en son lougis, habillées et parées qu'il n'y failloit rien, les unes masquées avec leutz, violles, rebetz, tabourins et autres instrumens, et dancèrent devant lui

à la castillane pour luy donner confort et esjouïssement, dont d'aucunes après plusieurs esbattemens, dances et carvaiges faictes, les pria qu'elles se voulissent démasquer et dancer avec luy s'il leur plaisoit, lesquelles n'osèrent l'esconduire ny refuser à sa majesté royale.... Le roy pria l'une des principales de danser avec luy.., etc. »

Ce trait d'un roi qui vient de perdre une bataille comme celle de Pavie, et qui, prisonnier de son ennemi, trouve le courage de danser, suffirait au besoin pour faire apprécier à sa juste valeur le caractère et l'esprit de ce souverain tant célébré par les poètes de cour. Enfermé dans l'Alcazar de Madrid, François fit une maladie cruelle dont il pensa mourir. Désespéré des len-

teurs de Charles-Quint, il tenta de s'échapper de sa prison, en prenant les habits d'un petit esclave maure qui le servait. Sandoval, évêque de Barcelonne, raconte que le héros fut arrêté par le capitaine Alarson, son geolier, comme il venait de se costumer à la mauresque, et de se noircir le visage avec de la suie, ce qui est fort peu héroïque pour un héros. Ce qui l'est moins encore peut-être, c'est sa protestation devant deux notaires contre le traité qu'il allait signer, et par lequel il s'engageait, entr'autres conditions, à céder la Bourgogne à l'empereur, et à réinstaller le connétable et ses adhérens dans leurs biens et dans leurs titres. On ne peut disconvenir pourtant que François n'ait noblement agi en déclarant à Charles-Quint que son abdication était

envoyée en France, et que l'empereur pouvait faire ce qu'il voudrait de son prisonnier François de Valois. Aussi cet argument lui réussit-il mieux que les plaintes et les désolations, et il obtint sa liberté après une captivité qui ne dura pas moins d'un an et vingt-deux jours. Il en fut quitte pour épouser la reine Éléonore, sœur aînée de Charles-Quint; pour donner ses fils en ôtages, et pour manquer ensuite à sa parole. Les courtisans, qui trouvent moyen de tout enjoliver, ne manquèrent pas d'affirmer que la pauvre reine Éléonore était amoureuse folle de son nouvel époux, qu'elle n'avait jamais vu, puisque les fiançailles se firent par procuration.

« Enfin, dit Sébastien Moreau, le jour vint qu'il fallut partir, au devant duquel

vindrent plusieurs gentilshommes de notė de l'empereur, pour le commencer à gratifier, entre lesquels il y avoit un gentilhomme qui avoit charge, de par ladite damė, de luy dire quelque créance en matière d'amour. Il ne fault pas demander s'il fut le très bien-venu et ouy dudit seigneur et aussy bien recueilly, je vous advise que ouy; car, comme cy-dessus est dit, l'amour de ces deux personnages nobles estoit si très-éprint que plus ne povoit, et au lieu de gecter soupirs et lamentations d'infortune, commença à gecter soupirs d'amour, tellement et en grant abondance, que ceulx auprès de sa personne le pouvóient conjecturer. Ainsi monta à cheval ledit seigneur, en grande joye d'aller voir celle là qui désiroit plus veoir en ce monde, riant, chantant, s'éjouyssant et faisant

autres propos de réjouyssances dont l'assemblée estoit en grande félicité.

« Arrivé, que fut ledit seigneur en ladite ville de........, en lougis paré et accoustré comme il appartient, bientost l'empereur envoya quérir venir au pallays pour commencer à le festoyer, ladite dame estant aux carreaulx d'icelluy pallays, mussée derrière une jalousie, laquelle sçavoit bien sa venue, estant accompaignée de ses plus principalles dames et demoiselles qui là lui fesoient compaignie.

« Combien que plusieurs d'icelles ne sçavoient en quelle occasion estoient là venuz, de grand amour ardente, ainsy comment elle le veit venir, ledit seigneur estant tout bien doré, ne se peult tenir de dire en cette manière à une de ses plus principalles

dames : « Telle, regardés le roy qui vient ; hé ! Jésus ! ce beau personnaige que c'est ! Bien heureuse sera la princesse qui se pourra clamer et dire amye et compaigne d'ung tel noble prince, si très-beau, si très-éloquent et accomply de toute noblesse chevaleureuse et vertus. » Toutes ses dames et demoyselles estoient aux autres carreaulx où il n'y avoit point de jalousies, lesquelles les unes avec les autres ne tenoient propos si non de la beauté dudit seigneur, et quant ils eurent bien regardé de loing, et qu'il fut auprès du pallays impérial, ledit seigneur regardant çà et là, haut et bas, commença à appercevoir lesdites dames et demoyselles estant auxdits carreaulx, regardant s'il verroit et apperceveroit ladite dame et princesse auxdits carreaulx, que ne peult apper-

cevoir. Toutefois, comme benin et humble, le prince osta son bonnet de dessus sa teste, en fesant la révérence à toute la compaignie, laquelle se pouvoit principallement adresser à ladite dame. Ainsi, il entra dans le noble pallays impérial, en grand joye et délice, où depuis ses yeux furent assouvys de la vüe de ladite dame, laquelle le recueillit ainsi comme son plus grand seigneur et amy. La table estoit couverte et l'héure venue de soupper, et bientost se asseirent, faisant grand chère, ayant ledit seigneur, ladite dame devant luy, qui ne se saoulloient de regarder l'ung l'autre, et de manger n'estoit nouvelles, au moins bien que pour la contenance, qu'il ne se fût sans gecter soupirs l'ung à l'autre secrètement, pour confirmer de plus en mieulx l'amytié d'entre eulx, de-

visans ensemble de propos tous honnestes, qu'il n'y failloit rien. En faisant laquelle bonne chère, phiffres, tabourins, haultboys, sacquebutes et autres instruments en grand nombre estoient au bout de la salle, tapissée de riches tapisseries, qui fesoient bruyre leurs instruments de pavannes, danses et carolles, que c'estoit une chose très-mélodieuse à les ouir. Et combien que le souper dura par l'espace de troys heures ou environ; ce néantmoins leur sembloit n'y avoir demouré demyeheure, de la grant félicité qu'ils y prenoient. La nappe fut levée, les mains lavées d'eaux odoriférantes, sentant comme balme à la coustume des princes, et grâces dictes, chascun se leva, prenant son amye pour danser l'ung avec l'autre.

« Au sortir de table, ledit seigneur ne

faillit de prendre par la main la susdite dame, ausquels fut apportée une chaise couverte de drap d'or, frizé sur frize, oreillers de fin cramoisy, de plus fin œuvre pour se asseoir, ce qu'ils firent l'un devant l'autre, pour toujours renforcer leurs bons et honnestes propos en amour. Ce faisant, les uns dansoient pavannes et gaillardes, basses danses et autres danses à la castillane, qu'il faisoit bon voir, car la compagnie estiot grande et gros nombre de gentilshommes, dames et demoiselles; lequel esbatement dura presque jusques au soir. Chascun s'alla retirer en son lougis et coucher, car il en estoit temps, et prendre congé des gentilshommes, dames et demoyselles, qui dormirent jusques à haulte heure, et à peu près de midi qu'ils ouirent la messe. La table estoit couverte

et le disner prest, et se mirent en un tel esbat comme au souper et banquest, devisant toujours ledit seigneur avec ladite dame, où propos ne leur failloit. Les mains lavez et graces renduez, l'empereur commença à deviser avec le roy, ce qu'il n'avoit fait enchores, de leurs affaires, et après plusieurs propos tenuz ensemble, laissèrent les dames et allèrent prendre leur esbat jusques au souper. Quoy faisans ne fut sans bien débatre l'ung avec l'autre, remonstrant ledit seigneur audit empereur plusieurs choses.

« L'heure du souper s'approcha et se vindrent retirer au pallays, et bientost après se meirent à table, et après soupper dansèrent ledit seigneur et l'empereur comme devant, toujours ledit seigneur

tenant propos avec ladite dame, lesquels ne se pouvoient saouler de regarder l'ung l'autre, et deviser ensemble.

« Les festins durèrent par l'espace de huit ou dix jours, au bout desquels vindrent nouvelles audit seigneur, que messeigneurs les dauphin et duc d'Orléans se approchoient de Bayonne, et qu'ils y devoient arriver un tel jour, dont ledit seigneur avertit le seigneur empereur, affin de luy donner congié d'aller audit Fontarabie et faire l'échange, ainsi qu'il avoit été dit et conclud par les articles de paix. »

LA VILLE DE ROME ET LES TROUPES DU CONNÉTABLE.

Un écrivain contemporain, Jacques Buonaparte, gentilhomme de San-Miniato, raconte en ces termes l'occupation de Rome, dont il a été témoin.

«...... Quelques palais, dit-il, avaient échappé à leur fureur. Il s'y était retiré

beaucoup de monde, des hommes de loi, des marchands, que la bienveillance de quelques seigneurs, en droit de se faire respecter par la soldatesque, avait protégés contre la première impétuosité des vainqueurs. Cependant, quand ceux-ci s'ennuyaient d'être oisifs, ils se rassemblaient, au son du fifre, du tambour et des trompettes, en ordre de bataille, et formaient leurs rangs comme pour recommencer le siége de la ville. Ils attaquaient alors ces palais en furieux, ne s'inquiétaient ni des défenses qui leur étaient faites, ni des recommandations aux ordres que leurs supérieurs leur adressaient, et tiraient même sur leurs camarades, qui, du dedans, défendaient ces habitations. S'ils étaient repoussés, comme cela arrivait souvent, ils se vengeaient en y mettant le

feu ; ensuite, ils les pillaient, à moins qu'on ne leur fît des propositions acceptables, c'est-à-dire qu'on payât des rançons énormes. Quelques uns de ceux qui avaient traité avec les Espagnols furent ensuite pressurés et rançonnés par les Allemands, ou virent leurs maisons incendiées par eux. Ils firent un butin si considérable, que les croix, les figures et autres objets d'argent, les sculptures, les tableaux précieux dont ils s'emparèrent, n'étaient pas estimés par eux le quart de leur valeur, et, ce qu'ils prisaient par dessus tout, c'étaient les joailleries et l'or pur, qui tiennent peu de place. Quand ils revendaient ces objets, ils ne se faisaient payer que l'or, et ne demandaient rien pour les pierres fines qui y étaient enchassées avec un art infini et dont la valeur était cependant bien supérieure

à celle du métal. Combien de statues de marbre et de bronze, sculptées avec un talent remarquable, combien de médailles d'empereurs, de rois et de papes, conservées depuis des siècles, rassemblées à force de soins, remontant à la plus haute antiquité, et d'un travail exquis, devinrent en un moment la proie de ces barbares! A ne parler que des effets pris et emportés, on évalue la perte à la somme de deux millions, et le montant des rançons imposées arrive au même capital.

« Les Allemands venus à la suite de George Francusberg, dans un état de dénuement complet, les pieds sans chaussure, les habits en lambeaux, et le corps exténué par la faim, on les vit tout à coup superbement parés, revêtus de beaux habits de brocart

de drap d'or ou de soie, chargés des plus riches colliers et de magnifiques bracelets, la poitrine couverte de bijoux de la plus rare beauté. Les nouveaux seigneurs se promenaient insolemment, par les rues de la ville sur des mules appartenant aux prélats, et s'amusaient à contrefaire le pape et les cardinaux. Ils avaient à côté d'eux leurs concubines, en robes brodées, chargées également de joyaux précieux et de colliers enlevés aux ostensoires et aux mîtres, chasubles et autres ornemens du pape; et, à leur suite, venait un long cortége de laquais et de pages en belle livrée.

« Les somptueuses habitations des cardinaux, les églises les plus majestueuses, ainsi que la chapelle du pape, avaient été transformées en écuries ; on n'y entendait plus,

comme au temps de la paix, ces concerts des hymnes religieux; au lieu de psaumes et saints cantiques, ils retentissaient aujourd'hui des juremens ou des obscénités des palefreniers qui pansaient leurs chevaux. Les crucifix étaient criblés de balles; les images à moitié brûlées traînaient à terre dans la litière, pêle-mêle avec les reliques des saints.

« Cette domination cruelle du vainqueur dura, non des jours ni des semaines, mais des mois entiers; et comme s'il n'eût pas suffi pour châtier les coupables habitans de Rome, Dieu y joignit un autre fléau. Ces troupes étrangères étaient frappées d'un tel aveuglement, et poussées par une si folle méchanceté, que sans cesse elles se permettaient des voies de fait et de

mauvais traitemens envers ceux qui amenaient les vivres au marché; bientôt personne n'osa y retourner, et la ville cessa d'être approvisionnée. Les soldats ne savaient plus où trouver de quoi exister; les magasins des vivres à Rome, aussi bien que dans la campagne, étaient épuisés. Après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chiens, les chats, et jusqu'aux rats des maisons, le bas peuple vivait de racines, d'herbes, de chétifs alimens à peine suffisans pour l'aider à se soutenir. Aussi les gens de cette classe ne ressemblaient plus à des hommes, mais à des fantômes, à des squelettes vivans. La faim, qui les dévorait, fit bientôt naître parmi eux la mortalité, et celle-ci la peste. Il n'y avait plus de rue à Rome qui ne fût encombrée de pestiférés, morts ou mourans, et des malades qui invo-

quaient à grands cris le trépas pour mettre un terme à leurs souffrances. Bientôt la contagion passa du peuple aux soldats ; elle s'avançait de rue en rue, de maison en maison. La rapidité de sa marche ressemblait à ces feux d'artifices en usage dans les fêtes publiques, qu'une étincelle, tombée sur la poudre, suffit pour enflammer, et dont toutes les pièces s'embrasent successivement.

« Au milieu de ces cris et de ces pleurs, de ces incendies, de ces continuelles dévastations de la mort, je n'essaierai pas de décrire la situation du pontife. Il était assez humilié par la comparaison de sa grandeur passée avec son abaissement présent. Que de fois il tournait ses yeux pleins de larmes vers le ciel! Il se frappait la poi-

trine, en s'écriant : *Deus meus in te speravi; salve me fac ex omnibus persequentibus me, et libera me.*

« Long-temps après la prise et le pillage de la ville, Pompée Colonna y arriva, et parut se réjouir beaucoup de la fâcheuse extrémité à laquelle était réduit le pape. Cependant, quand il vit partout la destruction et la mort ; qu'il entendit de toute part des pleurs et des gémissemens, et qu'il rencontra dans la rue des enfans, des dames, des prélats et les plus nobles citoyens implorant la compassion et demandant des secours, il fut à son tour affecté des plus pénibles sentimens. A la vue de toutes les misères de la ville et de la campagne, il ne put retenir ses larmes ; et sa douleur fut d'autant plus vive, qu'il avait à

se reprocher la ruine de sa patrie, sans avoir réussi à renverser la puissance de son ennemi, alors en sûreté dans le château Saint-Ange. Il ne pouvait se dissimuler que lui, instigateur de l'invasion ennemie, aurait mérité que tous les maux dont elle avait été suivie fussent venus fondre plutôt sur sa personne que sur les infortunés Romains qui en avaient été accablés; il était généreux et compatissant, et sur-le-champ il ouvrit sa maison aux malheureux habitans. Il avait beaucoup d'influence sur les officiers et soldats de l'armée; il s'en servit pour protéger l'honneur des femmes, pour empêcher les vexations exigées par les citoyens, pour diminuer les rançons des prisonniers. Il mit tant de volonté, de zèle et d'humanité à rendre ces services, que, dans peu de temps, tous les appartemens de son palais,

depuis la cave jusqu'au grenier, furent remplis de pauvres femmes et de nobles dames, arrachées des mains du soldat, à qui leur rançon avait été payée par elles ou pour lui-même. Il donna également asile aux cardinaux qui, après avoir été bafoués et maltraités par les militaires, durent leur délivrance à sa protection. Il aplanissait les difficultés entre les soldats et les prisonniers, en puisant dans sa bourse, et il volait au secours de tous ceux dont il savait la vie en danger; on peut même dire qu'aucun malheureux n'implora en vain son appui. Il oubliait haine et ressentimens, et donna assistance à d'anciens ennemis avec qui il était brouillé par des raisons politiques ou de plus puissans motifs. Une dame et sa fille, de la noble famille de Santa-Croce, lui durent leur rachat des mains de l'en-

nemi. Il ne se laissa entraîner par le désir de la vengeance que dans une seule circonstance, lorsqu'il ordonna de brûler la vigne du pape au pied du Mont-Marcus, près du Ponte-Malle. Clément VII, voyant le feu du haut du château, se tourna vers les cardinaux et leur dit : « Pompée me paie une dette; j'ai fait brûler ses châteaux dans la campagne de Rome, il cherche à me rendre la pareille. » Ce spectacle lui faisait de la peine; cependant, il ne rejetait pas le tort sur le cardinal.

« La vie qu'il menait au fort Saint-Ange était toujours excessivement pénible ; elle le devint bien davantage, lorsqu'il vit toucher à leur fin les seuls vivres qui restassent, dont assurément la nécessité seule, et non leur attrait, lui ordonnait de se nourrir :

malgré leur répugnance, lui et les cardinaux étaient réduits à manger de la chair d'âne. Dans l'impossibilité de rester plus long-temps, faute de provisions, il proposa de se rendre aux conditions suivantes :

« Il souscrivit d'avance aux volontés manifestées par l'empereur, qu'il se plaisait à supposer bénignes et équitables, dignes en tout d'un fils de l'Église ; il paierait la solde arriérée des troupes impériales, et on lui rendrait la liberté et ses États. » Sur-le-champ, il fit fondre les vases consacrés d'or et d'argent, qu'il avait emportés, et en fit battre monnaie ; par ce moyen il réalisa trois cent mille écus, qui ne suffirent pas pour contenter les officiers supérieurs, et, à plus forte raison, les soldats.

« La position du pontife, étroitement blo-

qué dans son fort, devenait donc de plus en plus critique; pour comble de maux, la peste se mit parmi ses gens. Sur les instances de quelques cardinaux, ses amis, Pompée se décida à lui faire une visite. Le pape dit aux cardinaux qu'il n'attendait plus aucun secours du dehors, qu'il n'y avait de salut que dans la lance d'Achille; il désignait par là Pompée qui, ayant attiré sur sa patrie ce déluge de maux, était plus propre que tout autre à trouver les moyens convenables pour l'en délivrer. Lorsque ce dernier arriva dans le château, le saint-père lui fit un fort bon accueil; probablement aussi sans arrière-pensée. Ils se mirent alors à pleurer tous deux sur les désastres qui désolaient leur patrie, sur l'avilissement où était tombée la dignité sacerdotale, et surtout sur leur folie respective qui rem-

plissant leur ame d'une fureur indigne de gens revêtus d'un caractère sacré, avait attiré l'étranger dans le cœur du pays et fini par renverser les établissemens consacrés à Dieu. Ils convinrent ensuite des moyens de mettre Clément VII en liberté. Pompée ayant promis d'employer son crédit auprès des ministres impériaux, pour obtenir sa délivrance, reçut la bénédiction papale, et partit.

Le pape ne négligeait pas cependant d'autres moyens d'améliorer sa situation; il envoya un légat au roi François Ier, un autre à Henri, roi d'Angleterre. Le roi de France, disait-on, allait envoyer Lautrec, vaillant capitaine, à la tête d'une bonne armée, pour venger les injures faites au chef de l'Église. Clément, en outre, envoyait

lettres et négociateurs auprès de l'empereur. Mais les soldats, et surtout les Allemands, montraient une inflexible dureté; ils ne voulaient entendre parler d'aucun accommodement, qu'au préalable on n'eût achevé de leur payer tout ce qui leur était dû. L'empereur trouvait cette demande parfaitement raisonnable; il chargea son envoyé, le frère Angioli, dont il a été fait mention plus haut, de communiquer ses intentions aux chefs de l'armée. Le pape devait entrer dans la plénitude de ses droits; la sainteté de sa dignité commandait des égards, mais il devait aviser aux moyens de contenter les troupes; elles ne se retireraient qu'après s'être fait donner des ôtages. Moyennant cette précaution, le pape se trouvait hors d'état de faire à l'empereur beaucoup de mal,

s'il gardait le souvenir de l'injure reçue.

Lorsque Clément eut connaissance de ces conditions, elles lui parurent extrêmement dures. Il était à la merci de l'étranger, et dans l'impossibilité de rassembler autant d'argent qu'on lui en demandait. Quel crédit pouvait-il avoir auprès des soldats ou des marchands, captif comme il était? Il ne devait inspirer aucune confiance dans sa position actuelle, parce que les promesses qu'il ferait pour en sortir manquaient de garantie. La validité des obligations et de leurs hypothèques, consenties en prison, pouvait être impugnée par l'observation que ces actes avaient été stipulés, non par une personne libre, mais par un homme en état de captivité. Les Allemands surtout refusaient obstinément les bons

de banquiers ; non contens de tant de butin amassé dans cette ville qu'ils avaient saccagée, ils menaçaient de faire passer au fil de l'épée toute la garnison du château, à commencer par le pape et les cardinaux, si on ne leur comptait sur-le-champ les sommes demandées.

Il n'y avait plus moyen de reculer ; le pape fut obligé de donner des sûretés pour l'acquittement de la contribution de guerre, et livra aux Allemands ses quatre amis les plus chers et les plus dévoués : les deux évêques de Pistori et de Véronne, les deux archevêques de Sipons et de Pise ; à ces deux ôtages il joignit deux de ses plus proches parens, Jacques Salviati et Laurent Ridolfi, renommés pour leur opulence et leur haute noblesse. Quand les Allemands

eurent en leur pouvoir ces six personnages, ils leur firent sur-le-champ sentir leur exigence; ils les menaçaient et les effrayaient de toutes les manières pour se faire remettre sans retard l'or demandé; mais quelque diligence que pussent faire ces captifs, quelque empressement que missent le pape et les négocians à se libérer, jamais ils ne parvinrent à réaliser la somme convenue. Alors ces féroces soldats enchaînèrent les cautions, comme de vils criminels, les firent mener sur le *Campo di Pior*, au dessous des fourches qu'ils avaient fait dresser exprès, et tenaient des piquets tout préparés pour les empaler. Pour peu que le peuple ou les soldats eussent fait un mouvement en leur faveur, c'en était fait d'eux : leur sort était décidé. Trois fois ils furent traînés pâles et tremblans sur le lieu du supplice;

trois fois ils se firent relâcher à force de prières, de pleurs, et surtout de promesses de s'acquitter moyennant un court délai. Ils obtinrent le délai demandé; c'était un triomphe sur la cruauté, remporté par la cupidité dont leur mort aurait détruit toutes les espérances.

Les détenus allaient frapper à toutes les portes pour amasser l'argent nécessaire, tandis que des amis assuraient leur salut par d'autres moyens : on corrompit leurs gardes, auxquels on fit préparer un excellent repas, avec des vins capiteux mêlés d'opium. Ces militaires n'étaient occupés que de faire honneur à la boisson et à la bonne chère, lorsqu'ils furent plongés dans un sommeil si profond, que des décharges d'artillerie n'auraient pu les éveiller; c'est

ce moment que guettaient les amis des prisonniers. Dès qu'ils virent que les vins avaient fait leur effet, ils entrèrent à la dérobée dans les chambres où étaient enchaînés les ôtages; ils défirent leurs liens, et, au moyen de cordes, ils les firent monter par la cheminée sur les toits; ensuite, les fugitifs parvinrent, dans le plus grand secret, aux portes de Rome, d'où ils passèrent sains et saufs dans le camp du duc d'Urbin, alors établi en Ombrie; par ce moyen, ils sauvèrent en même temps leur vie et leur fortune.

Leur fuite inattendue et si surprenante hâta l'époque de la délivrance du pape. Son sort n'en fut cependant pas immédiatement amélioré; les soldats allemands n'insistèrent qu'avec plus d'énergie sur la néces-

sité de les solder, s'il voulait sa liberté. En conséquence, il recourait à tous les moyens possibles pour ramasser l'argent, et n'en découvrit qu'un seul, celui de mettre à l'enchère quelques chapeaux de cardinal : parmi les partisans de l'empereur, il se trouva des amateurs qui aspiraient à cette dignité, et qui en payèrent l'acquisition à deniers comptans; il parvint de cette manière à réaliser les sommes exigées. Assurément cet expédient n'était ni honnête ni délicat; mais, dans ce cruel embarras, il n'en sut pas imaginer d'autre pour calmer l'impatience et l'avidité des soldats.

La corruption des corps morts, abandonnés sans sépultures sur les places publiques, l'odeur infecte des cloaques, les variations continuelles de la température

et la mauvaise nourriture, avaient engendré la peste, dont nous avons déjà parlé. Cette maladie avait enlevé beaucoup de militaires, parmi lesquels on remarquait quelques uns de ceux qui avaient le plus dévasté les couvens.

Depuis que les soldats avaient été payés, on reçut la nouvelle des avantages remportés par Lautrec, général de l'armée française; les troupes allemandes et espagnoles passant en revue leurs rangs, que la mort avait éclaircis, montrèrent alors plus de propension à la paix, et se laissèrent persuader par leurs chefs de rentrer sous leurs ordres, et de les suivre partout où le service de l'empereur l'exigerait.

Le pape, voulant témoigner ses bonnes dispositions à l'égard de l'armée, et donner

une preuve de l'attachement qu'il avait toujours conservé pour l'empereur, s'engagea à leur livrer pour ôtages cinq cardinaux à leur choix ; ils en choisirent trois de Venise, Milan et Florence, dont les parens étaient attachés au parti opposé ; le cardinal Pompée en nomma deux de Rome. Il les mena chez lui dans une maison de campagne, où il les traita avec les plus grands égards et une parfaite amabilité. Il s'occupa immédiatement de tenir la parole qu'il avait donnée au saint-père de régler, avec les agens de l'empereur, les conventions relatives à l'évacuation totale du territoire de Rome. Le pape avait complètement réussi à le mettre dans ses intérêts, au moyen de brillantes promesses. Pompée usa de toute son influence auprès des ministres impériaux pour les

décider à se départir des conditions rigoureuses dictées par l'empereur. Ce n'était pas d'abord leur volonté; cependant à la fin ils s'y résolurent. Cette négociation fut habilement conduite par le cardinal, parce que don Hugues, homme sans foi et de mauvais conseils, s'était retiré à Naples avec ses soldats, et que le prince d'Orange était rentré avec les siens dans les casernes.

Après sept mois de captivité au château Saint-Ange, Clément devait être délivré aussitôt la paix conclue; il avait annoncé sa résolution de sortir dans l'espace de trois jours, mais il réussit à s'échapper de nuit à l'insu des sentinelles de la porte. Il avait eu le soin de se couvrir la tête d'un méchant chapeau, d'endosser une blouse et de s'attacher une très-longue barbe;

sous cet ignoble travestissement, il se fit passer pour un des domestiques du grand maître de la maison du pape. Il portait un panier au bras, une hotte et des sacs vides sur le dos. Il dit aux sentinelles qu'il avait été envoyé en avant pour préparer les logemens sur la route; que le pape devait aller à Vitube avec les cardinaux, et que lui il commanderait les provisions. A l'aide de cette ruse et de ce déguisement, il parvint à s'évader du château et à s'échapper de Rome par une porte sécrète pratiquée dans l'angle du mur du jardin de Saint-Pierre, dont la veille il s'était fait donner les clés par le jardinier en chef. Là il monta dans une voiture tenue à sa disposition par Louis de Gonzague, cité plus haut, dont il avait nommé cardinal le frère cadet. Au milieu de la nuit, ac-

compagné d'un simple paysan, il traversa à la hâte Celano, le bois de Baccano, se rafraîchit à Capranica, et arriva, par un chemin taillé dans le roc, à Orviéto, ville fortifiée.

Le lendemain matin, quelques colonels allèrent au château Saint-Ange pour faire leur cour au pape : ils savaient que, tous les matins, il allait entendre la messe dans la chapelle, et l'attendirent en conséquence quelque temps. Déjà une partie de la journée s'était écoulée, et il ne paraissait pas. Ils demandèrent alors aux valets de chambre si sa sainteté ne pensait point à se lever ; que l'heure était avancée, et que, pour le voyage qu'elle voulait entreprendre, il convenait de se mettre de bonne heure en route, parce que le chemin était mauvais

et les journées d'hiver extrêmement courtes. Les laquais ne se doutaient de rien. Cependant ce long retard paraissait un peu suspect aux colonels; ils connurent à la fin que le pape s'était joué d'eux. Effectivement, dans ces désastreux événemens, il avait appris à les connaître, et il en avait conclu qu'il fallait s'y fier le moins possible. Le pape, arrivé à Orviéto au moment où on l'attendait le moins, fut parfaitement bien accueilli par les habitans, et reçut les visites d'une foule de personnages distingués, qui allèrent le complimenter d'avoir recouvré la liberté. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût conclu la paix avec sa majesté l'empereur Charles V.

Telle fut la fin du pillage de la malheureuse ville de Rome, et le terme des mal-

heurs de ses habitans. Après le départ du pape, les officiers et soldats, chargés du butin, prirent le chemin de la ville de Naples, d'où on les envoya en diverses directions pour arrêter les progrès que faisait journellement la vaillante armée de Lautrec, général du roi de France.

FIN.

